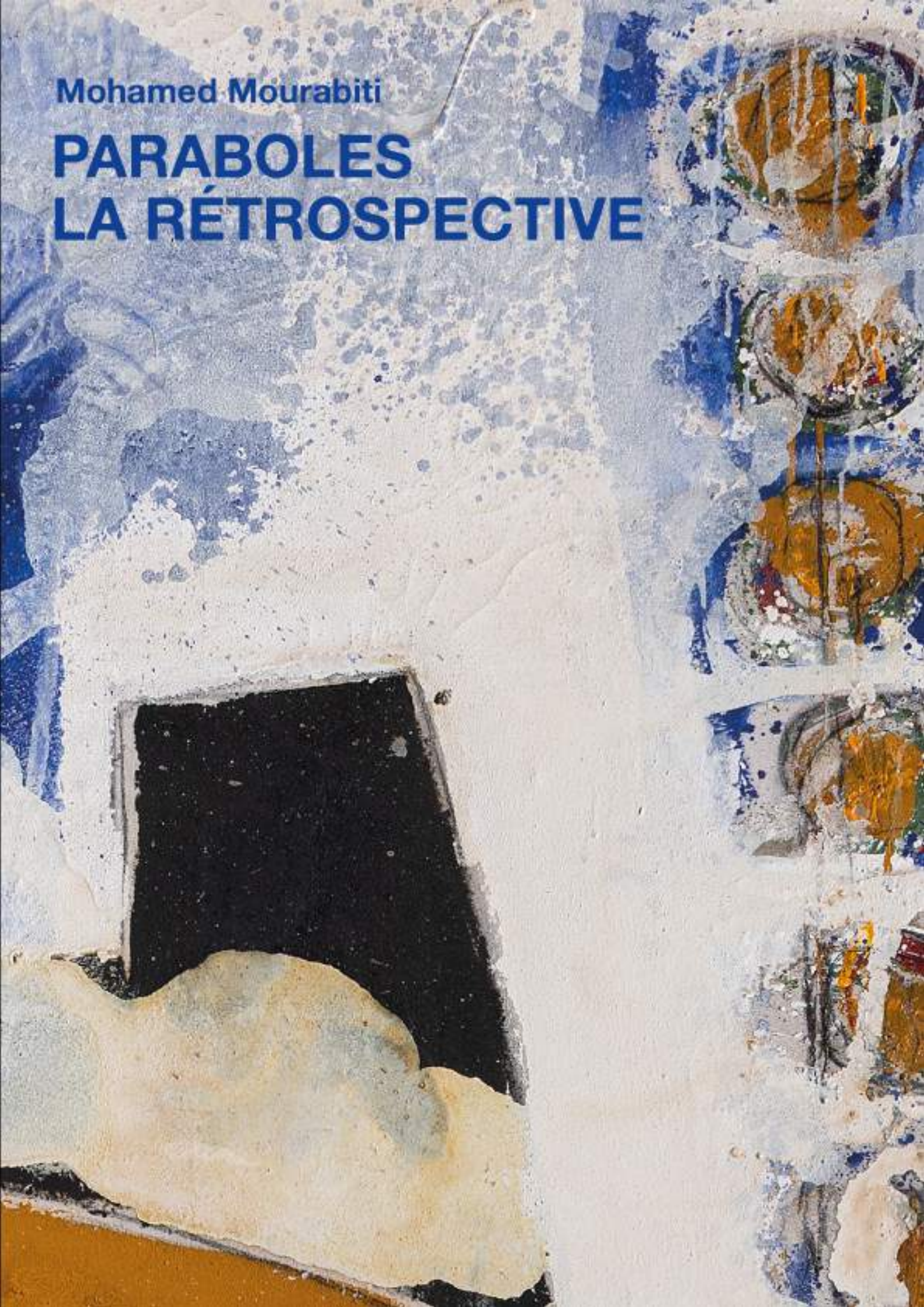
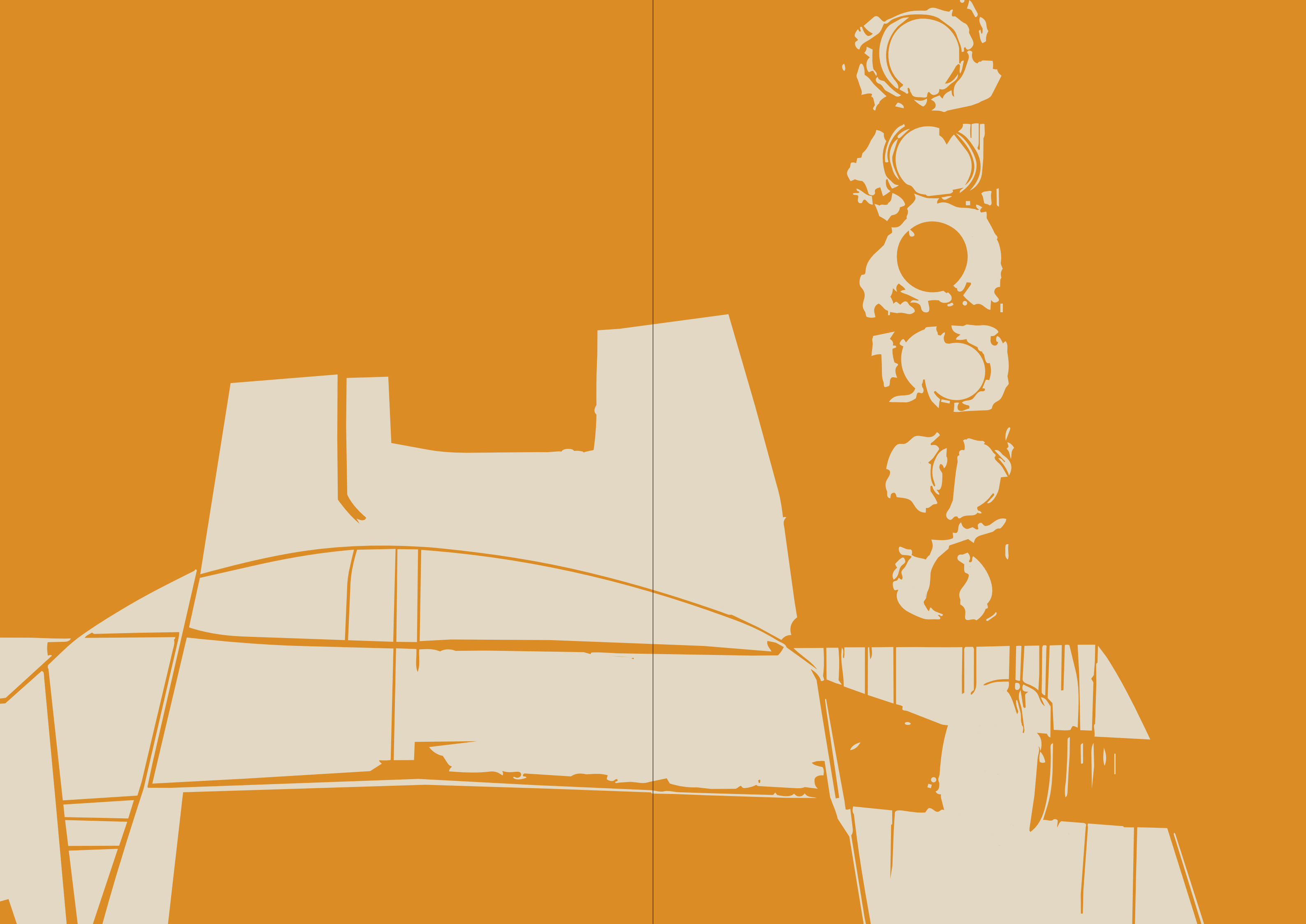


Mohamed Mourabiti

# PARABOLES LA RÉTROSPECTIVE



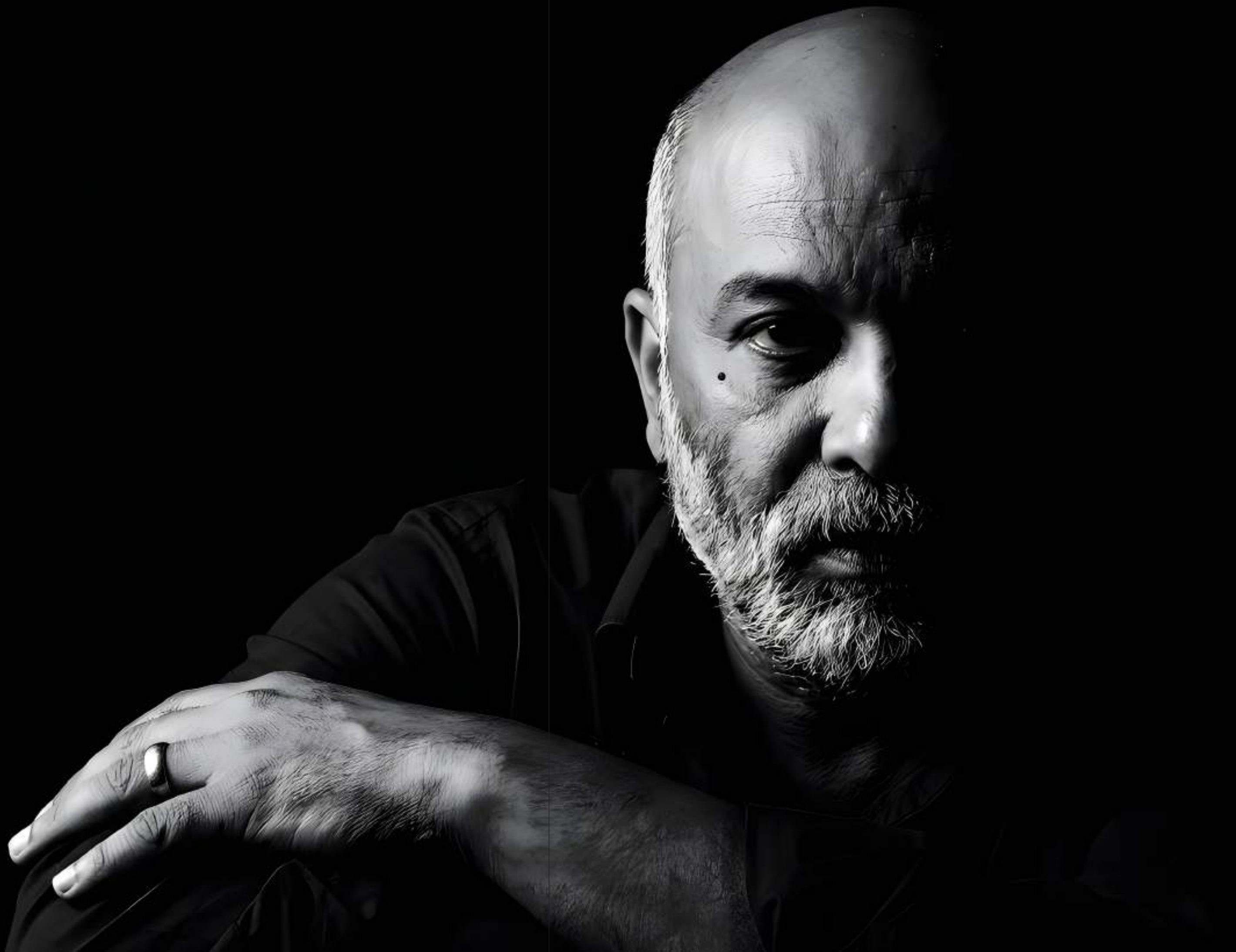




# SOMMAIRE

|                                                                             |    |
|-----------------------------------------------------------------------------|----|
| Paraboles                                                                   | 10 |
| Talisman                                                                    | 18 |
| Sur parole                                                                  | 22 |
| Mourabiti... en son pays                                                    | 26 |
| Mohamed Mourabiti, le peintre de l'intensité à la foi                       | 28 |
| Le mouvement ininterrompu Nouvelles pérégrinations vers l'illumination      | 32 |
| Maintenir l'équilibre précaire, la légèreté de la peinture et le ton unique | 36 |
| Le retour à la terre                                                        | 40 |
| L'hospitalier de l'ocre rouge                                               | 42 |
| Soleil noir                                                                 | 52 |
| Mourabiti et la scène diffractée du sacré                                   | 54 |
| Le pourfendeur des fausses valeurs                                          | 60 |
| Mourabiti ou l'amour des Jbilets                                            | 62 |
| L'embuscade des Saints                                                      | 66 |
| Mourabiti, la peinture comme miroir de l'âme                                | 70 |
| Mourabiti, Le mystique des signes                                           | 74 |
| Des mirages posés sur la réalité                                            | 86 |
| Mourabiti ou l'aspiration vers l'infini                                     | 90 |
| La Voie Lactée                                                              | 94 |
| Le Dialogue des Alphabets                                                   | 96 |

|                                                 |     |
|-------------------------------------------------|-----|
| Sans frontières                                 | 100 |
| La chemise de l'air                             | 110 |
| Mourabiti, peintre                              | 112 |
| Les voiles du mystère                           | 114 |
| Ruptures                                        | 122 |
| L'au-delà des paysages ou les paysages de l'âme | 126 |
| L'art et la verticalité                         | 128 |
| Mourabiti, l'Ultime Sacrifice                   | 138 |
| Mourabiti, où la vie qui éclot                  | 144 |
| Biographie                                      | 153 |
| Cv                                              | 153 |



# PARABOLES

Il y a des peintres dont on suit l'œuvre comme on suit un chemin : on avance de toile en toile, et l'on s'aperçoit un jour que chaque étape reprenait la précédente pour l'approfondir. Réunir des œuvres de 1988 à 2026, c'est donner à voir ce cheminement. De la petite œuvre à l'encre sur papier à la toile de plus de quatre mètres, du bois au tissu, de la feuille au grand format, une même question traverse près de quarante ans de peinture.

Tout commence dans la matière. Terre, goudron, pigments, tissus, collages : Mourabiti travaille par couches, en grattant, en superposant, en effaçant. Ses amis écrivains l'ont dit chacun à sa façon. Pour Michel Butor, il est l'hôte de l'ocre rouge. Pour Abdelhak Serhane, il est le mystique des signes. Le noir du goudron y précède l'ocre de la ville rouge, puis vient le blanc, celui des cimes de l'Atlas.

Cette matière est aussi un territoire : les murs de Marrakech, la lumière de Tahannaout, les terrasses hérissées de paraboles. Mourabiti a fait de la parabole un motif à part entière. Les critiques y ont lu tour à tour une ironie sur notre temps et une méditation sur ce qui nous parvient du ciel, sous forme de signal ou de parole. Le motif s'épure peu à peu. La koubba, le mausolée, le cercle, la carte prennent le relais, et le lieu devient signe.

Une seconde ligne traverse l'œuvre, celle de la quête spirituelle. Elle ne se plaque jamais sur la peinture, elle en procède. Le voyage à Damas, sur les traces d'Ibn Arabi, y a laissé une figure sombre et insistante, ce tombeau idéal, presque virtuel, que Edmond Amran El Maleh voyait au fond de toutes les toiles. Pour lui, « la liberté est le seul lieu de la peinture ». C'est bien cette liberté que l'on retrouve ici, dans le geste qui fait apparaître puis disparaître la forme, et dans le vide qui pèse autant que le plein.

L'œuvre déborde d'ailleurs le cadre de l'atelier. À Tahannaout, Al Maqam est à la fois jardin, salon littéraire, résidence et galerie. Mourabiti y accueille depuis plus de vingt ans peintres, poètes et penseurs, avec la conviction que créer, c'est aussi recevoir. Ses livres d'artiste avec Adonis, Butor ou Nissabouri prolongent cette hospitalité : la peinture y dialogue avec un autre langage sans l'illustrer.

Cette exposition suit l'artiste des œuvres de jeunesse aux grands formats récents, où le cercle et la carte ouvrent l'espace vers le lointain. Elle montre un peintre profondément enraciné qui n'a cessé de regarder au-delà. Plus sa peinture cherche l'invisible, plus elle revient à la terre.

Jean-Noël Pancrazi



*Sans titre, 1988, Technique mixte sur bois, 123 x 100 cm*



*Sans titre, 1998, Technique mixte sur toile, 41 x 63 cm*



*Sans titre, 2000, Quadriptyque - Technique mixte sur toile, 50 x 50 x ( 4 )*



*Sans titre, 2005, Technique mixte sur toile, 115 x 100 cm*

# TALISMAN

Mohamed Mourabiti. C'est l'homme d'al Maqam. Cela dit beaucoup de choses, vu mes indiscretions récentes étalées dans une excellente revue. Mourabiti peint sans clameur, sans tapage. Une passion discrète, son jardin secret, dérobé à l'œil assassin. On chuchote comme s'il s'agissait d'une maladie honteuse et on se réjouirait qu'il s'en soit tiré à bon compte ; « Parabolite », c'est le nom de cette infection infiniment plus grave que la grippe aviaire. Voire ! Et si on était passé à côté. Patience. Science. Voyons la chose de plus près. Qui dit parabole, dit quoi ? Au risque de paraître insupportablement pédant. Parabole, c'est d'abord une figure de géométrie, d'où le « topsil » divin « parabole »

à l'assaut du ciel, réglant votre destin à chaque seconde de la vie, offrant, sur un plateau royal, l'univers en ses moindres mouvements. Du fond de Tahanaout, vous pouvez assister, avec compassion, à l'agonie d'un moustique dans les rues de Tokyo. Alors pourquoi, je vous le demande, au nom de quoi on s'interdirait d'un coup de pinceau, une poignée de pigment, de tenter de fixer les traces du mystère ? Le petit Robert livre une autre clé : parabole, « récit allégorique des livres saints sous lequel se cache un enseignement ».

Je vous avais prévenu. Tassawof ! Dans l'air flotte une impalpable poussière singulièrement fécondatrice, une fois qu'Al Maqam s'est retiré du monde. Suite de quoi, j'aurais été tenté de faire le portrait de notre cher Mourabiti à la recherche d'une auréole qui vous laisse sur votre faim. Mais l'enfer est pavé de bonnes intentions, ce serait donc, ce faisant, assassiner un innocent, style Sartre écrasant Jean Genet devenu un saint à la faveur d'un énorme pavé, Jean Genet en fut châtré pour ainsi dire, réduit au silence. Cela voudrait dire tuer dans l'œuf ce désir, les incertitudes, les hésitations que tu vis maintenant, alors que déjà beaucoup de travail de qualité a été réalisé. Trois dernières toiles qui habitent chez moi s'animent et vivent dans la familiarité d'un plaisir assagi, sans compter qu'elles sont remarquées par d'autres amis. Doucement. Imaginons le scénario suivant. Sur invitation à venir voir les travaux, un docte critique d'art dûment patenté arrive, attendu comme le Messie ou presque. Commentaire général sur l'art, message, spiritualité, métaphysique et tutti quanti. Il sait de quoi il parle, gravement, doctrinal, plein de conviction. L'air de rien, le sourire miraculeux, il prodigue la bonne parole, loue le talent prometteur, recommandations d'usages, une diarrhée de jargon, gestuelle et autre, comment il faut peindre, sourire d'adieu en trompe l'œil, il promet d'écrire, « Aoullah », demain Inchallah à la une du grand quotidien, le papier prophétique. No comment. Encore une considération pour l'instant. Je voudrais parler d'Antoni Tapies dont on sait bien qu'il présente la référence cardiale, révolutionnant tant par ses écrits la perception de la peinture, des arts plastiques à l'époque contemporaine. Méditation sur le mur est à cet égard le texte fondateur. Ce qui sollicite notre attention au plus haut degré c'est que Tapies, intégrant en son œuvre les enseignements et l'âme même du Bouddhisme et autres sources de spiritualité hindoue, a permis de nous libérer du monopole écrasant de l'Occident en la matière. Tapies, au cours d'un entretien très animé, révélateur en bien des aspects, confie, qu'en entrant dans son atelier, il oublie toute théorie et même il ne sait encore ce qu'il va entreprendre. C'est pour moi l'absolu de la peinture.

La peinture chez nous, après avoir connu une période faste, est confrontée maintenant au désordre, à la confusion, à la perte de toute perspective. Le conformisme, la peinture politiquement correcte par rapport à certains modèles conventionnels, le manque d'audace, tout cela menace l'avenir de la création artistique, au détriment des feux de l'imagination créatrice, de la poésie, de la légèreté ludique.

Edmond Amran El Maleh



*Sans titre, 2006, Technique mixte sur toile, 200 x 200 cm*

# SUR PAROLE

Tahanaout. Al Maqam. C'est bien un lieu qui ne cesse de s'affirmer et déborde de partout en mille choses. Encore une occasion de s'en assurer. Tandis que tous les matins Mahi Binebine arrive de Marrakech pour s'enfermer dans son vaste atelier logé sous l'aile tutélaire de ce maqam, le maître des lieux, un sage dirait-on, met la main sans fièvre ni agitation aux derniers préparatifs de l'exposition qui doit se tenir au cours de ce mois à Dar Chrifa. Il n'est pas indifférent qu'il s'agisse là d'une demeure traditionnelle et non d'une galerie ordinaire.

Nous sommes deux à être les hôtes de notre ami Mourabiti, Khalil El Ghrib et moi. Entrecroisement de trois regards fort différents sur un travail qui s'annonce important, sinon même considérable. Cela pourrait donner lieu à un jeu passionnant entre parole dite, écrite ou le silence qui est autre chose que le refus de parler et porte en gestation les linéaments d'une certaine pensée de ce qui se donne à voir. Il faut dire que l'enjeu de ce travail longuement mûri est de taille.

C'est sous le signe d'Ibn Arabi, Cheikh Al-Akbar. Qu'on soit bien convaincu comme j'ai pu l'être au cours de nombreuses conversations avec Mourabiti qu'il ne s'agit nullement d'un effet de mode, le soufisme étant en passe de devenir une enseigne alléchante souvent sous l'habit non pas de la « kharka » mais d'un discours prétendument savant. Et précisément comme il n'est pas question de se saisir de ce regard comme prétexte, on est confronté à une situation des plus complexes et qui suscite bien des interrogations ; il est important de préciser un certain nombre de choses.

Bien qu'il en ait une certaine connaissance, Mourabiti n'est pas un lecteur éprouvé des œuvres d'Ibn Arabi. Il y a là quelque chose de l'ordre du vécu, une imprégnation dont il est difficile de cerner les contours. Nous en avons longuement parlé ensemble. Je crois pouvoir dire qu'il trouve dans cette mouvance du soufisme le signe d'une totale liberté, si importante pour son travail de peintre, une libération de toute contrainte même y compris dans l'ordre de la croyance religieuse.

Le socle populaire du soufisme marqué par tant de maîtres spirituels à travers les âges en notre pays intègre des composantes de liberté, d'ouverture du regard tourné vers le nouveau. On est là dans la proximité quasi intime de Mourabiti. L'on comprend comment s'est manifesté ce désir bien avant de se rendre à Damas, sans qu'il soit possible de tracer le périple qui a abouti à l'œuvre présente devant nous. Au risque de me tromper, de faire fausse route, je pense que Mourabiti, dans sa ferveur, a voulu édifier un tombeau en hommage à Ibn Arabi au sens vrai du mot : édifier un tombeau idéal, virtuel, dont toutes ses toiles constituent la tentative recommencée, parce qu'il y a en ces travaux comme des linéaments d'architecture. Une fièvre d'architecte ou presque. À Damas même, au pied de sa déception, il accumule les ébauches de ses tableaux futurs de formats variés et qu'ensuite il développe et amplifie selon la même modalité une fois revenu à Tahanaout. C'est un défi qu'il s'est lancé qui ouvre sur nombre d'interrogations sur le terrain même de la création artistique et qui en tout état de cause se refuse à toute conclusion.

Edmond Amran EL Maleh



*Sans titre, 2007, Technique mixte sur toile, 150 x 150 cm*



*Sans titre, 2007, Technique mixte sur toile, 130 x 130 cm*

# MOURABITI... EN SON PAYS

Et Mourabiti, où est-il ? Il est dans son propre atelier, un Maqâm surchauffé, malgré les courants d'air entre les toiles, entre une trentaine de tableaux, aux murs et par terre, certains achevés, signés même, d'autres attendent encore les pigments, les traits de peinture que Mourabiti vient ajouter, directement de l'œil – sans appel - à la toile. On s'attend presque à voir des aides préparant les pigments, aidant au travail du créateur, mais non, Mourabiti est seul maître à bord : on sent pourtant chez lui la maîtrise d'un chef d'atelier des temps passés...

Ses thèmes sont, là encore, les marabouts, les paraboles, témoins antagonistes du monde où nous vivons. Ses dernières expositions, dans les instituts français de Marrakech et de Casablanca, ont fait l'objet de catalogues présentant sa quête « d'un monde qui se défait ... et se défend (mais) encore vivable. » (Souné Prolongeau Wade).

Edmond Amran El Maleh a tracé le scénario, curieux, d'un « critique d'art dûment patenté, attendu comme le messie... » Et la tombe de Sartre en Genêt et en Tapies, sans discerner le lien avec Mourabiti « qui peint sans clameur, sans tapage. »

Jean-Jacques Beucler écrit fort justement, que « Mourabiti poursuit son chemin à la découverte de la source première, celle de la matière... dans une mise à jour d'images architectoniques surprises dans l'infini d'un potentiel inépuisable. » Moulim El Aroussi, lui, salue le retour du peintre à son enfance marrakchie, à quoi « s'est ajoutée sa relation à la terre et à la nature... composante plastique essentielle de sa peinture. »

Mahi Binebine, avoue « n'avoir jamais su disserter sur la peinture ». Pourtant, ses tableaux, eux, dissertent, et il écrit, fort bien, que « l'univers de Mourabiti et le sien, bien que différents sur la forme, sont soumis aux mêmes préoccupations. Parce que les fantômes qui le hantent complotent avec les miens... »

En fin de citation, je ne peux oublier le très intéressant texte de Mostafa Chebbak pour un ouvrage commandé par la fondation SHASHOUA : Artistes marocains contemporains (ED. Raja Belamine Hasnaoui. Londres 2007).

Mourabiti y figure parmi les 10 peintres marocains et M. Chebbak trace « l'envol fulgurant à partir du printemps 2006, du peintre des marabouts et des paraboles où la peinture redevient, justement, fenêtre, ouverture sur le monde... où le réel se perd, le sol se dérobo. Pourtant, rien de théorique, chez Mourabiti, mais une simple mise en forme (et, peut-être de sens) de ce que nous regardons sans vraiment voir. » M. Chebbak a très bien vu l'imperceptible, à travers les formes contrariées des marabouts et des paraboles, et le petit triptyque de Mourabiti devant lequel j'écris des lignes, se traduit aisément en présentant, d'un tableau à l'autre, ce qui s'incruste, s'évanouit ou se transforme.

Georges A. Bousquet  
Marrakech 5 juillet 2007

# MOHAMED MOURABITI, LE PEINTRE DE L'INTENSITÉ À LA FOI

Mystère. Invisible. L'on peut sans conteste soutenir que Mohamed Mourabiti est dès l'abord dans l'errance du vrai ; centre précisément invisible mais fascinant et attractif qu'il ne cessera de poursuivre. Très tôt animé par un sentiment de justice qui déborde, pourrait-on dire, sa conscience de jeune adolescent, il tourne le dos aux rouages classiques de l'enseignement et quitte le Lycée Ibn Toumert pour entamer son éducation personnelle. Il exprime alors le désir d'intégrer l'École des Beaux-Arts de Casablanca, mais se heurte à l'interdit, ferme et irrémédiable, de l'administration sous prétexte qu'il n'a pas le diplôme requis. Plutôt que de le calmer cela attise sa colère, l'affirme dans sa volonté et confirme son tempérament de jeune rebelle.

En bon musulman, il se réfugie dans le giron de sa mère tout en prenant systématiquement sa défense contre l'autorité du père qui finira par le déterminer à subvenir à ses besoins à un âge très précoce. Après une formation et un diplôme en technologie, il travaille dans différents secteurs avant que le sort ne le mène vers une entreprise de stores où il tire la toile, la tend et la plisse, accomplissant là un geste prédestiné. Ce n'est que beaucoup plus tard que cette même toile retiendra dans sa trame le secret de l'univers intérieur de l'artiste ainsi que les prémisses d'une symbolique qui très vite, énonce et figure une matière spirituelle où les mausolées, aux coupes blanches, balisent et orientent l'espace tant des étendues rurales que celui des cités traditionnelles.

Cette toile est tantôt recouverte d'aplats rouges, blancs, noirs ou verts qui percent une « Je fus saisi. Choqué. Déçu, me confia-t-il. Pourquoi son tombeau est-il recouvert d'une vitre ? Pourquoi une telle négligence quant à l'architecture du Mausolée ? » Puis, paisible il ajouta : « Malgré la colère, je m'assis et récitai la sourate Ya-cin. » Peu à peu le submergea un puissant influx spirituel, celui-là même issu de cette source inépuisable et qui à ce jour continue de souffler sur l'Orient et l'Occident, celui du plus grand des maîtres et qui disait : « Je ne parle que de ce que je goûte. » Cette saveur indicible aurait-elle imprégné le cœur du jeune artiste ? Sans doute cette grâce ininterrompue et diffuse le prédisposait-elle à « se trouver ». À « trouver son être ». Wajada nafsahu. « C'est à ce moment précis, me dit-il, que je décidai de rendre cet humble hommage à cet illustre ami de Dieu. »

Quant à cette enveloppe de verre qui entoure le tombeau d'Ibn Arabi, ne pourrait-on pas soutenir qu'en tant que principal héritier mohammadien, il est éternellement, aussi, une lumière qui luit à l'intérieur d'un verre... symbole de pureté et de transparence.



*Sans titre, 2007, Technique mixte sur toile, 150 x 150 cm*

# LE MOUVEMENT ININTERROMPU NOUVELLES PÉRÉGRINATIONS VERS L'ILLUMINATION

Ancré dans un territoire qu'il domine, MOURABITI nous parle toujours du lointain. Sa peinture nous transporte loin, par petites touches. Réminiscences. Quelques notes semblent jetées sur le papier, un son mélodieux en arrière-plan, évocations. Des morceaux de papier peuvent être découverts, sous un glacis blanc, des flèches, des cercles, de petits bouts de cartes de ville sont parfois marouflées sur les toiles et sont retravaillées.

Il ne s'agit pas de véritables cartes à la manière d'un Alechinsky bravant un nouvel espace, mais de flyers, des coupures de journaux ou de magazines, à partir desquels ont été repérés des places et des boulevards rattachés à des zones de couleurs. Des traits biffent ou au contraire relient ces espaces cartographiés. Des cartes qui se chevauchent, hâtivement marouflées sur la toile et qui parlent de voyages, d'allers et retours, d'échanges rapides, comme des coups de pinceau, jetés brusquement sur un support. Des cartes, petits morceaux du monde proche, défilent à côté de Marrakech, Paris, Londres, Dubaï ou São Paulo, en lambeaux posés comme des éclats de mémoire, comme des objets, quelques papiers découpés qui continuaient à dire, ce qui a été, fugacement. Enfermés sur des supports carrés de petite taille. Comme des haltes. Arrêts en des lieux précis, mais toujours en relations les uns aux autres. Carnets parisiens. La série évoquait un nouveau départ, dominé par le doute. Une voie pourtant se dessinait, nouvelle. D'un dessin à l'autre, les indications fugaces nous donnaient à saisir ces éclats de pensée, dans des espaces neufs. Par les dessins, le peintre nous prépare à la plongée dans l'océan d'une toile plus grande, où il viendra poursuivre sa pérégrination dans une pensée éminemment picturale. Les expositions de Mohamed sont toujours aussi des sortes de déroulés d'un temps de la méditation sur des toiles soudain renversées, elles semblent passer du sol au mur, du mur au ciel. Elles changent de dimension, se déploient dans l'espace, les unes en résonance avec les autres. Les dessins, très fouillés, répondent aux toiles aériennes et divulguent d'autres éléments non directement préhensibles. Mais elles forment un ensemble difficilement sectionnable. Dans la série Sur les traces d'Ibn Arabî, la virtuosité du peintre est évidente. Les liens physiques établis entre les lieux représentés dans les toiles précédentes s'éclipsent par moments pour sublimer des ciels. Une figure sombre, parallélépipédique flotte, inaccessible, mais centrale, insistante. Elle semble incarner le tombeau du grand mystique que MOURABITI avait visité lors d'un voyage à Damas qui l'a ébranlé. Il a retrouvé au fond de sa mémoire, d'autres tombeaux, d'autres généalogies, et ce, dans sa propre famille. Il a lancé encore un harpon vers le Sud, vers le tombeau de l'aïeul.

La masse noire – ici le tombeau – est une sorte de fil spirituel, nous reliant dans le temps au grand saint : Edmond AMRAN EL MALEH, se demandait ainsi si ce n'était pour le peintre, l'énième tentative d'« édifier un tombeau idéal, virtuel, dont toutes ses toiles constitu[eraient] la tentative recommencée » ? N'est-ce pas là une tentative d'atteindre, de se rapprocher, de l'édifice le plus sacré de l'islam : celui vers lequel tous convergent au moment des prières quotidiennes et pour le pèlerinage d'une vie, celui autour duquel se font en conséquence les circumambulations les plus hautes, ce centre spirituel qu'incarne la Kaaba pour tout Musulman ? Ne doit-on pas y reconnaître en effet un appel pour atteindre, entrer en communication avec le cœur de l'Islam, pour intercéder directement auprès du Divin ? Cette tentation émergeait subrepticement des toiles premières, désormais, elle est là.

Dans les premières œuvres, la question de la communication était centrale : les réseaux paraboliques des toits des maisons étaient rivés aux chaînes étrangères, Est ou Ouest, selon son habitus social. Un rapport au religieux aussi était posé en filigrane : comment entre-t-on aujourd'hui en communication avec l'au-delà ? Le tombeau était un relais matérialisant l'intercession avec Dieu ; la Kaaba, elle, semble se substituer au tombeau en une invitation au départ. Le pèlerinage est ce voyage ultime que le croyant doit faire. Le vol direct supprime la pérégrination et la quête spirituelle attachée au pèlerinage de lieux en lieux, où le pèlerin se prend en charge, où il fait des rencontres, humaines, hautement spirituelles, où il trouve des lieux neufs permettant des haltes vers l'illumination de Dieu.

Aujourd'hui nous ne sommes plus que dans des flux qui rapprochent en un instant les distances ; la route terrestre et la route de la mer, relevaient du parcours initiatique. C'était un parcours de la vérité qui rappelle le parcours de notre peintre. Les maqamat-s, ces stations spirituelles que le peintre nous incite à faire d'exposition en exposition, nous invitent à une lecture spirituelle avant tout d'ordre universel. La quête de soi – pas seulement religieuse, surtout pas enfermé dans un culte – est une soif de transcendance que nous retrouvons dans l'art. Tous les voyages que MOURABITI a accomplis, l'ont fait revenir au point de départ dans un lien inéluctable à la Kaaba, tombeau des tombeaux. Toutes ses pérégrinations lui ont permis la construction de son identité par une confrontation constante aux lieux et aux êtres, parce qu'il possédait son propre viatique, celui à reconstruire sans cesse.

Dans Le livre du dévoilement des effets du voyage, Ibn Arabi s'entretient du « voyage de la vision à travers les signes divins et leur transposition symbolique des signes cachés ». Dans ce texte, il est question des signes invisibles et du pouvoir de concentration que provoque la nuit, mais il est aussi question de lumière, de perception et de corps. Tous ces éléments qui sont éminemment à l'œuvre dans le travail de MOURABITI. Le Shaykh al-Akbâr est obsédé par l'Ascension, le Miraj du Prophète. Car même s'il est fait référence au Voyage des voyages en Islam, le Voyage Nocturne du Prophète Mohamed et de tout ce que cela implique, Ibn Arabi déchiffre aussi le mouvement de la pensée qui occupe tous ceux qui vont d'un lieu à un autre, pays, ville, quartier, tous ceux qui passent d'une sphère à une autre, d'un monde social à un autre, d'un imaginaire à un autre, d'un univers à un autre : le quotidien de ce pays où la pratique des écarts est coutumière, et où la plus haute abstraction côtoie souvent la plus grande trivialité. Une génération, soudain, est au Maghreb enfermée dans les limites de ses frontières. Elle peut tout voir – ou plutôt imaginer – par l'entremise de la parabole cathodique, mais elle ne peut plus se déplacer physiquement en Europe, elle reste coincée dans ses frontières. Pour se rendre à la Mecque, le grand voyage que beaucoup faisaient aussi jadis, traversant des pays et des cultures avec pour seul bagage, une langue apprise par le verbe coranique, sorte de voyage initiatique qui, parce qu'il durait des années, formait l'individu.

Comme pour l'Europe, il y a des quotas, ou une quantité de frontières-barrières et de papiers nécessaires qui verrouillent l'espace. On ne prend plus le bateau pour s'y rendre. L'avion d'une traite, expédie les pèlerins dans un pèlerinage calibré et identique. Le sacré se dissout dans un religieux convenu, normé, rigide, souvent hypocrite et où la vraie dévotion peut être suspecte. L'effusion est contrôlée, circonscrite à des espaces, les pratiques sont critiquées et normalisées,

arrêtées. Le pèlerinage n'est plus ce mouvement, cette pérégrination. Il est succession d'attentes pour un trajet calibré.

Le Maroc qui est un carrefour et dont l'histoire exprime les brassages culturels, les influences, les échanges, est ainsi comme bloqué. Il devient une île à laquelle on ne peut échapper. Et depuis peu, que toutes les libertés sont permises, tout est possible, mais à l'intérieur des frontières. L'ouverture que constituait l'idée de pouvoir naviguer d'un port à l'autre, d'une rive à l'autre, et qui a fait la force des anciennes générations, est soudain refusée par le jeu d'une globalisation sécuritaire. Ce pays qui a toujours résisté et créé ses propres expressions du quotidien, du religieux, du pouvoir aussi, soudain s'arrête d'inventer. Épouse des recettes. Cette fois-ci, elles ne viennent pas de la rive Nord de la Méditerranée, mais du Machrek (Moyen-Orient). On pense, on s'habille, on parle comme ses frères de l'Est : on s'oublie. On en oublie ses spécificités culturelles, on refabrique le quotidien et le passé, on camoufle ou l'on cherche à revêtir d'une nouvelle peau tout ce qui soudain dérange.

Les décennies d'après l'Indépendance singèrent l'Occident pour mieux sortir d'une condition vécue comme « arriérée ». La décennie actuelle a gardé ce sentiment d'arriération et se tourne vers un autre modèle, tout aussi moderne à ses yeux, mais plus légitime et qui ne refuse pas, comme cet Occident actuel soudain en repli. Au Maroc, comme ailleurs, on propose un modèle censé dépasser les critiques contemporaines de la foi, on gomme ce qui n'est plus conforme, on se rapproche d'une orthopraxie (A. Cheddadi) conforme à la Sunna, on ne s'identifie plus qu'à la communauté musulmane (ou oumma), on s'adapte et ce faisant, on peut s'inscrire dans la durée. Ce modèle est d'abord religieux. Un religieux frileux qui évacue le sacré.

À l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle, le passé et l'ouverture sont ainsi balayés d'un geste, remplacés par une forme de honte. Un coffre noir de honte, un enfermement. La peinture de Mohamed MOURABITI semble nous raconter tout cela, il nous parle de dématérialisation : celle de la spiritualité d'une époque vidée de son sens. Il formalise des seuils. Entre le monde inférieur et supérieur, dont il montre les médiations permises ou suspendues. Entre le profane et le sacré, les Marocains cherchent maintenant à séparer les deux sphères qui, de toujours, étaient imbriquées dans la société.

Au contraire, dans les toiles, la grâce – celle du Divin – est très présente, légère, évanescence. Le peintre tente de la saisir, de la capter. Il la recherche dans un monde qui, brutalement change de visage. Marrakech ces dernières années s'est dépouillée de sa beauté. Des immeubles ont remplacé les jardins, les spéculateurs se sont acharnés sur la ville, partout, sur les interstices, sur ses limites sans cesse repoussées, elle étouffe. Elle implose. On l'habille de décorums impuissants à cacher la catastrophe. MOURABITI a navigué des années durant entre Casa et Marrakech, puis une fois installé dans la ville rouge, il a éprouvé le besoin de s'en éloigner, de construire un ailleurs, de lui résister. De partir encore.

La figure est une reconfiguration du monde visible, une articulation du réel au figuré. Mais, le divin ne se voit pas, Il se sent, Il se devine, Il se construit, la ligne ne peut seule Le traduire. Comment figurer en effet Ce tout qui nous dépasse ? L'interdit islamique exigeait cette humilité et a éloigné l'art des images. L'art s'est fait architecture, des faïences au plâtre, jusqu'aux bois sculptés ; la parole divine était suggérée voire reformulée ou incarnée dans des versets religieux, placés suffisamment hauts pour obliger la tête à un effort, le regard à la lecture, rappeler le Texte sacré. Souvenons-nous des cellules blanches du couvent San Marco à Florence : s'arrêter devant le pan de Fra Angelico revenait à percevoir bien des choses au-delà de la ressemblance « en deçà et au-delà de la visibilité mimétique ».

La modernité et les possibilités de l'abstraction ont permis de faire émerger des écritures du divin inaccessible.

Le Sheikh Al-Akbar convoque l'existence, dans sa signification la plus primaire jusqu'à la plus abstraite en des cycles, des passages, jusqu'à la mort. L'idée de « mouvement continu » est

permanent dans ses textes, de même qu'il note combien le plus beau des voyages reste le voyage d'ordre spirituel puisque « Dieu inspire ainsi à chaque ciel son ordre », la représentation des choses imaginées et impossibles dans l'imaginaire, le devient dans la bouche du saint comme sous le pinceau du peintre.

Dans la peinture marocaine, il y a eu déjà divers courants que certaines personnalités ont incarné : Cherkaoui et Gharbaoui ont approfondi l'idée du signe dans la peinture, Belkahia a posé la question du corps et du sexe, Kacimi ou Belamine, ont interrogé les fondements picturaux du support en même temps que le statut de l'artiste dans sa relation au legs historique de l'artisanat. On peut dire que MOURABITI lui, pose, au-delà de la transcendance, la question de l'immanence.

Salima Naji 2007

Docteur en anthropologie de l'EHESS et architecte DPLG

# MAINTENIR L'ÉQUILIBRE PRÉCAIRE, LA LÉGÈRETÉ DE LA PEINTURE ET LE TON UNIQUE

La joie indicible de voir, une fois de plus, quelqu'un s'aventurer dans l'espace de la peinture, s'y tenir avec une sobriété de moyens et donner les preuves d'une nouvelle profondeur. Cela souligne à quel point, par la mobilité de son esprit créatif, Mourabiti est le contemporain des questions essentielles que se posent les peintres aujourd'hui.

L'enchaînement de voir l'aventure de la peinture se poursuivre, précisément à partir de ce lieu retiré où il a décidé d'installer son atelier. Dans cet endroit les gestes et les signes d'une vie ancestrale se trouvent au cœur des problèmes picturaux. Faire vivre la peinture dans ce creuset ne va pas sans rencontrer le passé et y accorder son propre sens de l'espace.

Mourabiti a choisi d'inscrire sa peinture dans un mouvement libre, de tradition abstraite où l'on sent la plongée des couleurs et de la manière dans une profondeur marocaine.

Exister dans ce lieu par la peinture relève d'un privilège que le ciel n'accorde qu'aux silencieux. Il arrive que l'espace leur ouvre tout grand les bras et leur permette d'y voler.

Notre peintre a décidé d'être plus sobre encore, de s'en tenir à une palette nourrie de peu de tons, par-delà les blancs et les noirs, afin de serrer au plus près son objectif.

Quel « en-soi » ne faut-il pas pour s'abstraire de la force de la nature qui nous entoure, quel monde de plénitude ne possédons-nous pas alors pour tenir devant la force implacable de la beauté ! Quelle plongée dans les noirs de la palette ! Quel rapport étroit à l'histoire de l'humanité ne faut-il pas pour avancer d'une foulée continue tout en gardant sa propre mesure ! Est-ce de buter ainsi sur nos limites qui nous incite à donner toujours plus de profondeur, de la charpente à l'histoire que l'on tente de raconter ?

Comment ne pas voir le caractère essentiel de ces éléments qui jonchent le sol et forment le paysage. Éléments que l'on retrouve en formes suspendues dans les peintures de Mourabiti où l'espace de la toile semble confondre le plan d'une nature morte et celui d'un paysage. Comment ne pas prendre leçon de ces matériaux rudimentaires qui se répondent dans l'air de la toile, frères des pigments incandescents qui gisent sur la palette du peintre.

On dit qu'il habite à l'écart du monde, à proximité des montagnes nues et saillantes. Est-ce du haut des sommets de l'Atlas que s'élancent par taches et aplats les blancs de ses peintures ? Parfois il semble neiger à l'aplomb des noirs qui retiennent ses tableaux.

Est-ce désert ou plutôt des endroits troubles de la rue d'où remontent certains bruns rompus. Ces tableaux tiennent à la fraîcheur avec laquelle la peinture introduit les formes, les propose de front, les fait vaciller, en découpe l'espace et continue d'aiguiser une nudité qui laisse la question grande ouverte et les couleurs toutes à leur révélation.

Ce qui meut de sa peinture est une fragilité qui anime la source de ses infinis rebondissements. Dans cette peinture sourd une étrangeté liée au caractère du pays, à ses matières mêlées, souterraines. À y regarder de près, on réalise qu'elle tire ses origines de ces ombres incertaines et sombres qui ont été fécondes dans l'imaginaire des peintres du Maroc.

La peinture semble nous dire : « ici, loin de tout, dans ce paysage sec, à la beauté vertigineuse, comment ne pas laisser affleurer sur la toile les hésitations, laisser libre cours à la sensibilité du trait. Comment ne pas saisir les formes avec une désinvolture apparente, avant que d'être écrasé par tant de beautés lumineuses ? »

Créer un monde clos et plein, laisser des traces de peinture, dans ce pays où elle est partout, ici et là, sur les murs, les portes et jusque le tronc des arbres. Pays si grand par l'imagination de la main qui s'inscrit partout.

C'est parce que quelque chose n'est pas posé « définitivement » dans ce beau Maroc qu'il reste la toile de fond des artistes peintres. Que la tente est encore sous-jacente à la maison, que tout peut être changé très vite, que grâce à cela l'esprit peut ouvrir des champs libres et continuer à se déplacer sur les chemins de la créativité.

**Gustave de Staël**

**Directeur de l'institut français du Nord**

**juillet, 2007**



*Sans titre, 2007, Technique mixte sur bois, 50 x 50 cm*



*Sans titre, 2007, Technique mixte sur bois, 50 x 50 cm*

# LE RETOUR À LA TERRE

Voici un peintre au parcours très insolite. Il est rare de trouver, aujourd'hui au Maroc, un peintre de l'âge de Mohammed Mourabiti qui ne soit pas passé par les études artistiques ; le temps des autodidactes nous semble actuellement révolu. On croyait que cela faisait partie des époques passées où la société marocaine n'arrivait pas encore à se représenter l'image du peintre ; or les artistes et les peintres plus particulièrement remplissent, de nos jours, les écrans des médias. Mais il paraît que Mourabiti était, depuis son jeune âge prédestiné à l'art ; car depuis toujours il adorait bricoler. À la fin du collège, il essaya de s'orienter vers les arts plastiques contre l'avis de ses parents qui auraient aimé le voir se diriger vers une branche scientifique. La volonté parentale finit par l'emporter. Il prépara un diplôme en électronique. Après cela, ce fut la rupture avec la famille. Il a trouvé un petit boulot pour payer des cours de dessin et de peinture. Le jour où il a montré son travail aux artistes et aux critiques, il a senti le poids de la responsabilité artistique, selon ses déclarations.

Son travail est pure réminiscence. C'est le retour de toute son enfance à Marrakech : les rues étroites, la perspective des murs, le jeu de l'ombre et de la lumière. À cela s'est ajoutée aujourd'hui sa relation à la terre et à la nature. Il vit au pied de la montagne, à Tahanaout. Là, devant l'immensité de la Terre, l'environnement est devenu une composante plastique essentielle de sa peinture.

Mais bien auparavant, Mourabiti était attentif à l'environnement. À Casablanca, où il vécut une partie de sa jeunesse et à Marrakech où il est retourné au début de sa carrière artistique, le paysage urbain l'interpellait avec force. Outre l'architecture, la texture des murs, l'ambiance des quartiers... son œil sensible balayait les terrasses des maisons et emmagasinait les images des paraboles plantées telles des créatures venues d'une autre planète. Ces silhouettes ont commencé par hanter ses toiles avant de devenir un véritable module plastique.

En fait, les paraboles dressées, telles des girouettes, dans des champs de blé, rythmaient la cadence visuelle de l'artiste et s'infiltraient pour devenir un jour le leitmotiv récurrent de sa gestuelle intime. Elles commencent par faire leur apparition à l'état anecdotique puis elles se sont purifiées, stylisées, avant de s'abstraire pour ne demeurer que trace rappelant le trait d'un événement qui fut un jour.

Cette abstraction de la forme parabolique (dans tous les sens de l'image), s'accompagna d'une introduction de la terre. En fait Mourabiti travaillait à partir d'un référent terrestre, celui du rappel du mur de la ville du Sud, en l'occurrence le pisé ; mais la terre à laquelle je fais ici allusion, relève de Physis au sens grec. L'artiste vit au sein de la terre, il la hume, il la pratique, il la pétrit et la construit. On dirait que, à la manière des alchimistes, il cherche un paradoxe combien délicieux en art, et nulle part ailleurs : s'enfoncer dans la terre et interroger la technologie.

Moulim El Aroussi 2007

# L'HOSPITALIER DE L'OCRE ROUGE

Venez découvrir avec moi  
Dans la ville où je vous promène  
les couples des marabouts  
les paraboles des télés  
les poussières de la montagne  
le grouillement des écritures  
Le balancement des palmiers  
Les entrelacements des ombres

□  
Venez explorer avec moi  
De l'autre côté des campagnes  
Les villages escaladant  
Les falaises de sable pourpre  
et les psalmodies des enfants  
Recopiant le texte d'hier  
Sur les tablettes décorées  
Des rêves des fêtes nouvelles

□  
Venez travailler avec moi  
Dans l'atelier que je vous offre  
Nous ferons dialoguer ensemble  
Des compagnons inattendus  
Dans une lumière nouvelle  
Qui fera changer de couleur  
nos yeux nos mots et nos sourires  
pour franchir la crise et la nuit

□  
Venez regarder avec moi  
De l'autre côté de la toile  
Odeurs et saveurs des vergers  
Échos rimes prémonitions  
Une agitation prophétique  
De voiles nettoyant l'espace  
Pour l'épanouissement des roses  
Sur les lèvres du lendemain

□

Michel Butor 2009



*Sans titre, 2007, Technique mixte sur bois, 50 x 50 cm*



*Sans titre, 2008, Technique mixte sur toile, 200 x 324 cm*



*Sans titre, 2008, Technique mixte sur toile, 182 x 200 cm*



*Sans titre, 2008, Technique mixte sur toile, 200 x 200 cm*



*Sans titre, 2008, Technique mixte sur toile, 100 x 100 cm*



*Sans titre, 2008, Technique mixte sur toile, 100 x 100 cm*



*Sans titre, 2008, Technique mixte sur toile, 100 x 100 cm*

# SOLEIL NOIR

Sauf erreur de ma part, on peut dire que Si Mohammed Mourabiti inaugure un nouveau périple dans son activité comme dans sa vie dont un aspect essentiel, inséparable de sa personnalité, est notamment consacré à la peinture et aux manifestations qui s'y rattachent. Périple récent sous le signe du questionnement et du tourment, aussi bien dans ses propos que dans sa pratique. Nous avons eu de longues conversations, notamment lors d'une première visite à l'Atelier en vue de prendre connaissance des travaux destinés à être exposés. Une fois de plus, comme s'il était nécessaire de le redire, on se trouve confrontés à cette difficulté insurmontable à partir du moment où l'on a à parler peinture en évitant les avatars de ce que j'ai appelé, à mes risques, la mécanique rouillée de la critique d'art.

Échange de parole, ce que me dit Si Mohammed, tandis que mon regard s'attarde devant ces grandes toiles qui seraient comme de véritables fresques surtout quand on s'y immerge peu à peu. Il m'est arrivé spontanément devant une très belle toile de lui donner le titre Soleil noir, alors que Si Mohammed n'en donne pas. Cette dominante noire de l'ensemble des travaux serait comme emblématique de son œuvre récente. Pareillement l'attention est retenue par le fait qu'au haut de chaque toile, comme un collage, figure le plus souvent une bande comme une mosaïque de petits bouts de papier de journaux comme autant de confettis, de couleurs vives. Je ne crois pas me tromper, concernant ce collage, mais cela figurerait comme un ciel en raison de sa position en haut de la toile. Nous en arrivons à l'essentiel, à l'âme, pour ainsi dire de l'œuvre.

Lui aussi n'a pas échappé à la fascination du Darih, cet enracinement, cette vérité existentielle. Mais cela se loge au cœur même de toute son œuvre, à commencer par les travaux récents destinés à la présente exposition. On pourrait se laisser séduire par celle ludique qui se déploie autour de figures de géométrie de la verticalité à la courbe. On est tenté de penser qu'il y aurait là, par le jeu de figures géométriques comme le récit de la naissance d'un darih à partir des éléments constitutifs de toile en toile, ces fresques par leur dimension. C'est en ce sens, je crois, que Mourabiti évoque le mot d'écriture en parlant de sa peinture. Mais il y aurait là comme un langage double. Il y a d'un côté les intentions, le projet qui va se traduire en œuvres, l'œuvre soutenue, dictée pour ainsi dire par une conception, une vision première des valeurs et de la pratique de la peinture. Je peux dire qu'il a en ce domaine une riche expérience ce dont je m'assure tout au long de ces conversations que nous avons ensemble bien souvent. Et de l'autre côté il y a l'ordre des valeurs de la création esthétique, ce qui se donne à voir en cette belle exposition. D'emblée, et sans préjuger de tout autre jugement, on peut dire qu'il signe une place à part parmi nos peintres et ce d'une originalité certaine. C'est aux pieds de la toile, et pas seulement du mur qu'on juge qu'on établit cette relation singulière exclusive avec ce qui donne à voir, déborde le cadre de l'encadré et qu'alors on fait une partie du chemin en compagnie du peintre, on le suit à s'y perdre ; c'est tout juste si par une subtile aliénation, on en vient à croire que c'est soi-même qui serait à l'origine de cette peinture. C'est dire que présentement ce travail maraboutien invite à la réflexion et à une sorte de plaisir convivial.

Edmond Amran El Maleh

# MOURABITI ET LA SCÈNE DIFFRACTÉE DU SACRÉ

Quand il est arrivé à la Cité Internationale des Arts de Paris, venant de ce haut lieu de créativité qu'est Al Maqam, Mohamed Mourabiti déposa, tel un nomade errant, dans l'atelier 1410, son viatique essentiel : sa mémoire, son corps et son désir d'étreindre l'altérité. Au cours des neuf mois que dura son séjour, Tahanaout prit place et corps sur Seine dans cet espace chargé d'histoire. Il faut dire que le peintre n'était sous l'emprise d'aucune nostalgie rance, mais seulement animé par le souci d'ouvrir le champ du Natal vers ce Dehors emblématique, synonyme d'Occident, objet de fascination pour les uns et de répulsion pour d'autres. Pour travailler le croisement entre ces pôles (Orient-Occident-Maghreb), la mémoire de cet Atelier lui servit de première passerelle ; vu que d'illustres artistes marocains, tels Mohamed Kacimi, Farid Belkahia, Tibari Kantour, Drissi et bien d'autres y ont séjourné et travaillé. Attentif à la question de l'atelier comme réceptacle, mémoire en dialogue, laboratoire d'alchimie secrète, scène ouverte, Mourabiti investit donc cet espace pour le transformer en un lieu où a lieu en permanence le corps à corps avec la toile. Comme le Maqam, l'atelier prolonge ici le corps du peintre, ses rêves, ses extases, enrichit ses visions de l'art, les élargit à d'autres expériences internationales dont Paris est l'un des principaux creusets.

Dans le travail de Mourabiti, il faudra désormais compter avec ce « moment parisien », qui s'inscrirait dans ce que le peintre qualifie lui-même d'« expérience du voyage », à savoir un déplacement de l'œil et du geste vers d'autres territoires, d'autres visions, de nouvelles représentations et de nouveaux langages plastiques, plus nomades et davantage travaillés par la trace et le palimpseste.

Tout en prolongeant une première « phase verticale » dans laquelle l'œuvre se soutient d'une architecture complexe du visible, d'un dialogue entre le haut et le bas, le ciel et la terre, les derniers travaux inscrivent l'œil et le geste dans une horizontalité où le blanc irradie la surface de la toile. Le blanc, couleur spirituelle par essence, renvoyant à la pureté, à l'immaculation, se trouve ici, parfois « moucheté », des fois lesté par d'autres couleurs : le bleu indigo, le jaune, le vert, l'ocre. Mais le blanc est une matière fragile, plus proche du plâtre. « Matière sans poids... la plus périssable, la plus spirituelle » comme l'a écrit Sartre à propos du travail d'Alberto Giacometti. Il serait intéressant d'entreprendre un rapprochement entre le blanc dans le travail de Mourabiti, couleur apaisante, sereine, et celui de certaines expériences musicales, poétiques, mystiques, pour y saisir ce moment dans lequel l'énergie du neutre et de l'éclaircie d'une note musicale, d'un phrasé poétique ou mystique, procurent quiétude, silence et ravissement. C'est en cela que la peinture de Mourabiti n'est pas une peinture bavarde, mais quiète et silencieuse. Habité par les formes du sacré, notamment les coupoles et les marabouts, (on ne saurait d'ailleurs réduire les derniers travaux à cette seule thématique), le peintre leur fait subir un traitement déconstructiviste. Non pour les débarrasser de leur sacralité mais pour en faire des espaces habillés par le verbe humain aussi bien que divin. Dans un Marabout, ça parle et ça n'arrête pas de parler, même le silence y est éloquent ! « Un Marabout est le produit du langage et du désir » relève Mourabiti. Dans ces travaux, la scène diffractée du sacré s'offre à notre regard à partir de traits qui figurent et défigurent en même temps : Marabouts obliques, fendus, inversés ou renversés, pâte du papier journal transformée en offrandes disséminées dans le blanc immaculé de la toile.

L'horizontalité de cette seconde phase comme déploiement vers le dehors, comme silence et éclaircie appellent le voyage et le déplacement. L'œuvre de Mourabiti nous y engage sur leurs chemins écartés, escarpés et toujours en bifurcation.

**Maati Kabbal 2009**

**Journaliste-écrivain.**

**Responsable des jeudis de l'IMA**



*Sans titre, 2009, Technique mixte sur toile, 200 x 200 cm*



*Sans titre, 2009, Technique mixte sur toile, 150 x 150 cm*



*Sans titre, 2009, Technique mixte sur toile, 100 x 100 cm*

# LE POURFENDEUR DES FAUSSES VALEURS

Mis à part certains sujets d'actualité comme celui des paraboles, depuis que Mohamed Mourabiti a porté son intérêt plastique sur les marabouts en terre d'Islam (surtout en Afrique) comme pivot mystique vers lequel convergent maintes aspirations populaires à vocation religieuse, son art n'arrête pas de prendre de l'ampleur en termes de réalisations et de recherche sur le bien-fondé de la symbolique maraboutique : ses liens théoriques avec le concept de sainteté, son impact sur la circulation et le maintien de la foi à travers des considérations historico-sociales en relation avec le pouvoir et la morale établis, sa configuration architecturale dont l'artiste n'a de cesse d'interpeller la géométrie, la spatialité et ses rapports avec l'environnement.

Entamées sur le mode abstrait, les formulations plastiques de l'artiste ne se limitent plus à la seule interception visuelle du sujet peint (coupole, crénelage, ogive...), qu'il saisit à coups de plans antithétiques frisant la description et favorisant le dialogue avec la lumière et les couleurs. Mourabiti va plus loin. Ayant suffisamment fourbi ses armes analytiques à force de documentations diverses, il s'est constitué un discours critique d'une singulière consistance. S'est ainsi formée chez lui une vision du monde qui exclut toute illusion sur la nature réelle de ce qui, intrinsèquement, anime la pensée maraboutique et que Mourabiti s'ingénie à exprimer sur la toile, quitte à ce que le rendu bascule dans l'hermétisme, confine à l'iconoclasme. C'est avec un esprit voltairien, rebelle aux acquis préétablis et aux croyances béates que l'artiste s'attaque à l'un des créneaux majeurs de la mystique musulmane. Pour en démystifier l'aura. Dans ses dévoilements tactiques, il cherche à mettre le doigt sur la mécanique spiritualiste du maraboutisme, faite selon lui de caches idéologiques et d'interprétations spécieuses.

Dans sa peinture, c'est donc une autre lecture qu'il fait, étendant le phénomène étudié à toutes les religions monothéistes. D'où un graphisme très expressif, quasi séditieux, que tempère parfois une palette tant soit peu harmonisée : le vert, le bleu, l'ocre, le blanc jaunâtre se déclinent parfois en évocations descriptives en surface, pour équilibrer la vision.

« Pour moi, le marabout est un musée », affirme Mourabiti tout à fait convaincu. Alors qu'on sait que c'est là une prononciation francisée de « muràbit », militaire occupant une forteresse (ribât) à la frontière du monde musulman, et défenseur de la religion, et mot qui rappelle aussi par dérivation le nom de l'artiste... Une affirmation qui confond, semble envoyer en l'air tout sens du recueillement, annule toute intercession présumée du saint auprès du Créateur, tout pouvoir thérapeutique, toute possibilité de miracle.

Plasticien, Mourabiti en veut particulièrement aux formes qu'il déconstruit et reconstruit à son corps défendant ; aux couleurs qu'il vide de toute velléité illustrative, de toute prétention initiante. Il en veut à la dynamique suggestive qui les meut et dont l'interaction, énigmatique, s'alimente d'interdits consommés, apparemment irréductibles à toute remise en cause. L'intérieur d'un marabout, un musée !? Pour le commun des mortels qui y recourt en quête d'un quelconque refuge ou service propitiatoire, cela risque de relever de l'hérésie ! Voir dans le tombeau du saint, placé au milieu du mausolée pour être mis en valeur et recouvert d'un immense drap

vert bouteille, avec, ici et là, des bougies allumées et rehaussant le décor, une installation artistique dont l'entendement est d'ordre esthétique sans plus ; voir dans le rituel accompli par les prosélytes (psalmodies, offrandes en nature ou en numéraire, vœux pieux traduits en amulettes et ex-voto...), la manifestation pittoresque d'un esprit populaire gorgé de superstitions et confinant à l'idolâtrie, est une attitude d'intellectuel conscient que là, démagogie (ou ce qui s'y apparente) et art ne peuvent jamais faire bon ménage, ne peuvent que s'affronter dans un duel où les mots « aliénation » et « asservissement » sont toute la menace à écarter.

À ces formes de dénonciation où politique et morale s'accusent mutuellement, Mourabiti préfère cependant la rhétorique plus sereine et plus nuancée des couleurs, jusqu'à épuisement de tout référent.

Essentiellement peintre créateur de formes, il ne se laisse pas prendre au piège des oiseuses polémiques et démonstrations verbales ; il cherche avant tout, comme conscience agissante, à déceler les rouages de la représentation normative comme consommation idéologique de masse, à ses yeux, simple obstacle à la libre et heureuse expression. Si sa philosophie de pourfendeur des fausses valeurs le conduit inévitablement à la contestation, c'est que logique oblige ; sa sincérité envers soi ne tolère point qu'il compose avec une réalité minée de l'intérieur et faisant le miel de fabulateurs maîtres du temps, puissants mais frileux, pour ne pas dire vulnérables. La bataille formelle qu'il mène est de nature épistémologique. Mourabiti s'acharne à créer son propre monde (qui n'est pas étranger au nôtre), pour dire autrement la vérité des choses ; monde dont il ne dit pas tenir définitivement la clé, ni maîtriser à cent pour cent les outils argumentatifs. Il y va de la force de son caractère, de ce que sa sensibilité comporte d'original, de subtil et de poétique, figures nécessaires pour l'édification et la reconnaissance de son langage, et ce, contre toute forme de récupération et de paternalisme rien moins qu'hégémoniques.

Abderrahman Benhamza

# MOURABITI OU L'AMOUR DES JBILETS

Une chance. Un bonheur. Au cours du mois de novembre dernier j'ai accompagné ma belle-sœur et mon neveu et son épouse au cours d'un voyage à Marrakech. Et à partir de là, j'ai tenu à leur faire visiter le Maqam, cette étape où, en jouant sur les mots, une station parmi ces stations propres à la méditation mystique.

Peut-être cela n'est-il pas si innocent que cela et qu'il y aurait un certain rapport avec ce qui va s'ensuivre au cours de cette visite. À peine arrivés, accueillis par l'homme de confiance Si Abderrahmane, qui assume la responsabilité des lieux, durant l'absence de Mourabiti ou de son frère, l'alerte a été donnée... Plus simplement, Mohammed Mourabiti, informé de notre arrivée, allait aussitôt, de la Maison des Arts à Paris où il effectue un stage, donner des instructions pour qu'on nous ouvre et qu'on nous accueille dans sa belle demeure comme s'il était présent parmi nous... Le geste d'une amitié chaleureuse, constante, affirmée en tant d'occasions et qui évidemment ne pouvait manquer de me toucher une fois de plus. Et particulièrement, cet accueil, d'amitié, même en son absence, allait me permettre de vivre une belle et singulière expérience. Et d'abord cette belle demeure qui est son œuvre, le fruit de sa vision, aussi bien du point de vue de l'architecture que par l'agencement de l'ensemble ou de l'ameublement proprement dit. Les objets nombreux, disposés çà et là, signent par leur présence la particulière sensibilité esthétique de Mohammed Mourabiti qui s'affirme, dans ses choix, dans la sûreté de son regard. Fait révélateur et qui déjà témoigne d'une certaine filiation, ces objets, comme par exemple ces magnifiques poteries de terre nue, sont sortis des mains d'authentiques artistes qu'il est de coutume de désigner en termes d'artisans, privés qu'ils seraient de la dignité accordée aux artistes, peintres, sculpteurs, céramistes. Et chose remarquable qui nous met dans la proximité de la peinture, et donc maintenant devant les toiles de Mourabiti, ces formes belles, non pas dans l'abstrait ou par le recours à toute décoration, elles le sont par la matière, dans sa pureté première, dont la main de l'homme a su délivrer le message de beauté qu'elle recèle, dans le secret inviolable de ses profondeurs. Mais ce, juste l'instant éphémère, fugitif de la création esthétique... Mais la singularité rare et presque unique de cette expérience est encore à venir. Le moment où le regard est cerné, assiégé partout où il se pose, par les toiles récentes pour la plupart et ce n'est pas seulement dans l'atelier auquel nous avons eu accès que l'œuvre parle. L'atelier, lieu par excellence où se fait la rencontre, le vis-à-vis avec l'artiste, les premiers pas de connaissance et de reconnaissance, l'échange de paroles, le désir d'assurer une participation, tant il est vrai que le regard du spectateur n'est pas passif, déjà animé qu'il est d'un certain plaisir recherché, une quasi jouissance spécifique qui le conforte dans son intérêt, ses affinités... Mais je voudrais ajouter qu'il y a, en plus de toutes ces considérations, un non-dit là, qui, par définition ne saurait s'expliquer, et qui serait en quelque sorte le noyau germinatif de cette relation qu'on noue avec une toile, une sorte de nébuleuse riche d'étoiles où le corps tient le rôle essentiel. On aura compris que c'est tout l'espace de cette demeure qui se présente à nous comme un atelier sans cloisons. Quand de nouveau le téléphone a sonné et que j'entendais la voix de Mourabiti s'inquiétant de savoir si tout s'était bien passé, spontanément, sur-le-champ je lui ai dit mon admiration pour son travail...

Encore une fois je ne voudrais pas me redire en affirmant la difficulté rédhibitoire ou presque de parler peinture. L'intensité, le poids de cette saturation, cette présence des toiles partout où se pose le regard, nourrit un désir affirmé : celui de garder le silence, un mot en trop gâcherait notre plaisir, sa lente maturation. Faut-il maintenant se justifier, en quelque manière pour ne pas encourir le reproche de céder à l'excès, à l'emportement du moment, à un regard bien subjectif, en raison de mes relations d'amitié avec Mourabiti.

Dire cela c'est tout simplement oublier que la peinture, dans son authenticité, s'impose d'elle-même et par elle-même dans l'absolu. Je crois pouvoir dire que Mourabiti s'est maintenant investi profondément et complètement dans la peinture et de ce désir, cette volonté, le stage à la Maison des Arts à Paris en est un des signes.

On peut dire que par rapport aux travaux, réalisés autour des années 2006 et qui furent l'objet d'une exposition, un grand pas décisif a été franchi. Non pas que ces œuvres fussent mauvaises. Loin de là. Elles traduisent plutôt une période de recherches dont l'aboutissement est ce qui se donne à voir maintenant. Dans les grandes toiles que j'ai pu voir, la vision de Mourabiti s'est affirmée dans le champ qu'elle a déterminé. Une patiente et diverse exploration des valeurs esthétiques et poétiques de la matière. La transparence, la blancheur comme tonalité dominante, symbolique de pureté, d'une certaine ascèse et pourquoi ne pas penser à une lointaine imprégnation du soufisme (le blanc de la laine). Mais pour autant les formes qui lui sont chères, constantes comme, par exemple, les cercles, les sphères ou ce qui s'en rapproche n'auront pas disparu et s'intègrent parfaitement dans ces toiles présentes. Il m'est venu à l'esprit, et ce n'est pas une fantaisie gratuite, que les Jbilettes sont entrés dans la peinture de Mourabiti d'une manière ou d'une autre. L'éventail des variations autour des formes arrondies des Jbilettes justifie cette entrée ; c'est encore la matière qui intervient comme mémoire, comme vécu du regard et du corps en sa totalité. Ce n'est là qu'une approche des récents travaux de Mourabiti ; il faut le tenir à l'œil, pour ainsi dire, et ne pas passer trop vite ou sans retour. Klee donnait deux conseils à qui voudrait voir de la peinture. Prendre une chaise et laisser l'œil suivre çà et là les chemins tracés par le peintre dans ses toiles. Chose faite ! J'attends avec impatience la consécration à venir au cours de cette exposition.

Edmond Amran El Maleh



*Sans titre, 2010, Technique mixte sur bois, 126 x 126 cm*

# L'EMBUSCADE DES SAINTS

Une légende dit que des fils invisibles tendus par les sept saints de Marrakech retiennent prisonniers les cœurs des étrangers qui s’y aventurent pour la première fois. On peut en dire autant pour Tahanaout, une bourgade située à une vingtaine de minutes de la ville ocre. Au pied de l’Atlas, nichée au sein d’une oliveraie centenaire, se trouve la résidence Al Maqam, notre Villa Médicis, créée par Mohammed Mourabiti, un artiste fou. Vous ne verrez pas de pancarte indiquant la piste qui y mène. Le lieu est tenu secret. Le sésame : avoir l’art dans le sang et le grain qui va avec. Il faut donc chercher, se perdre, appeler à maintes reprises tel ou tel résident pour des indications confuses... En un mot, Al Maqam se mérite. Comment y ai-je débarqué ? Il y a neuf ans, un collectionneur m’avait fait une commande d’un tableau de grande dimension, impossible à réaliser dans mon studio exigu en ville. Mourabiti m’avait alors, comme il l’aurait fait pour n’importe qui, proposé l’un des six ateliers de la résidence. J’ai accepté l’offre sans me douter un instant de l’embuscade qu’allait me tendre une kyrielle de marabouts, aussi machiavéliques les uns que les autres. À commencer par celui de la cuisine dont la spécialité « Le poulet au gingembre » est à même de ressusciter un mort. Puis cet autre qui veille sur les artistes venus d’horizons différents, souvent fauchés, mais si riches de gaïté et de talent. Le marabout que je préfère est celui qui hante la petite librairie attenante à la galerie où les artistes-peintres se mettent à nu. J’ai un faible aussi pour celui qui attire les poètes et les écrivains, de Michel Butor à Edmond Amran el Maleh - que Dieu ait son âme - de Serhane à Nédali, El Khouri, Laabi, Laroui... De beaux esprits qui s’y sentent si bien qu’ils reviennent dès qu’ils le peuvent. On y fait des livres d’artistes, des hommages à des créateurs oubliés. On y octroie des bourses aux jeunes pousses impatientes qui, l’espace de quelques mois, se croient au firmament, alors que le chemin vers la lumière est si long, semé de tant d’embûches.

Il fallait donc un visionnaire pour rêver la vie dans le désert culturel qui est le nôtre. Mourabiti s’est battu seul, bâtissant des murs et des toits avec de la boue et du crachat, pour faire des nids, des ateliers lumineux, des points de chute où les saltimbanques déposent ballot et attirail, le temps d’une escapade au calme, le temps de recharger les accus pour de nouvelles aventures. J’aime les voir déambuler dans le jardin, cernés de poteries anciennes dénichées aux puces, de postes radio d’un autre âge, de photos de monarques tout droit sorties des échoppes de mon enfance, de vieilles portes sculptées qui, pour la plupart, précèdent les murs qui les encadrent. Durant ces années, j’ai suivi au jour le jour l’évolution du travail de Mourabiti. Ses doutes et ses errances faisaient écho aux miens. J’ai applaudi ses trouvailles. Il nous arrivait de nous chamailler sur telle ou telle approche de nos travaux respectifs, de nous battre à coups d’arguments de bonne ou de mauvaise foi. Mais à la fin de la journée, nous fumions le calumet de la paix autour d’un verre, pas nécessairement de thé. Oui, durant ces années, j’ai appris à travers ses œuvres à mêler le grivois au sacré comme dans nos chants populaires. J’ai appris qu’ignorer le sens de nos propres créations n’était pas forcément un défaut ; que n’être qu’un intermédiaire, un canal de sensibilité entre le haut et le bas était une bénédiction du ciel.

Je n’ai jamais su dissenter sur la peinture. En a-t-elle besoin ? Les mots, aussi savants soient-ils, peuvent-ils ajouter une dimension supplémentaire au travail de l’artiste ? Je ne le pense pas. Devant une toile, j’ai souvent préconisé le silence. Un silence quasi-mystique : une communion. Si j’ai accepté de livrer mes impressions sur l’aventure plastique de Mourabiti, c’est uniquement parce que nos univers, bien que différents sur la forme, sont soumis aux mêmes préoccupations. Parce que les fantômes qui le hantent complotent avec les miens. Parce que la matière dans laquelle il se débat est celle-là même que je griffe, caresse, flatte, détruis, reconstruis, où je me perds, me retrouve, m’enferme... et que je finis par dompter. Et c’est l’extase. Une apothéose éphémère que le doute, avec ses larmes de sape, vient remettre en question. Parler de l’œuvre de Mourabiti serait donc une sorte de soliloque ; un chuchotis.

Voici des paysages en équilibre précaire, faits de voûtes recelant je ne sais quels secrets, de murs décrépits où sont gravées des lignes tantôt pures, amples, profondes exécutées d’une main sûre, tantôt hésitantes, tremblantes, comme si les nerfs de l’artiste se prolongeaient dans les poils du pinceau. Qu’on ne s’attende pas à une profusion de couleurs ! La gamme y est délibérément réduite. Et si une blancheur vient voiler ce monde imaginaire, le reléguant à un plan de semi-exclusion, ce n’est qu’une forme pudique de montrer le triste reflet d’une humanité blessée, cannibalisée, chancelante. Une peinture où il fait bon promener son âme.

Voilà, s’il vous arrive de passer par là, et que, par miracle, vous trouvez le sentier qui mène au paradis, méfiez-vous des toiles du maître des lieux : il y a comme des fils invisibles tendus par les saints qui habitent sa peinture... s’ils vous atteignent, comme ils m’ont atteint, vous êtes perdus !

Mahi Binebine 2010  
Peintre, écrivain



*Sans titre, 2010, Technique mixte sur toile, 100 x 100 cm*



*Sans titre, 2010, Technique mixte sur toile, 100 x 100 cm*

# MOURABITI, LA PEINTURE COMME MIROIR DE L'ÂME

Entre la vérité et sa manifestation, se trouve un isthme à caractère illusionniste, où vit notre artiste Mohammed Mourabiti. Dans toutes les rencontres, à plusieurs reprises, avec l'œuvre et l'artiste, je me trouve devant une voix à peine exprimée, une âme voyante contemplant l'espace. Son aura ne cesse de cacher toute une nuit de souffles imprégnés d'âmes, de cultures et d'esprits ne se penchant que devant le charme de la création.

Mes rencontres avec les travaux de Mourabiti me révèlent à chaque moment un artiste émanant de son travail, comme si ses racines nomades s'étendaient profondément dans la résurrection des couleurs, son vrai pays, avec ses confins étendus dans l'univers, dans l'espace sacré atteint par l'appréhension du contact avec le monde, qui contient tout ce qui est sacré. C'est le sentiment que j'ai eu vraiment en contemplant son œuvre voyageant entre le rouge, le blanc et le noir, comme dans un voyage métaphysique qui porte le nom de la beauté multiple, des symboles conduisant au-delà de la privation du monde de son existence. C'est dire que la peinture de Mourabiti concrétise la transparence de l'esprit et de la connaissance mêlée avec la passion humaine dans tous ses états.

C'est un voyage qui pousse les sens à sortir de leur matérialité, afin d'entamer un voyage vertical entre le bas et le haut, le haut et le bas. Il s'agit bel et bien d'une danse rythmée par les cadences de l'opposition que contient l'œuvre de Mourabiti épris par les mystères et la noirceur, le caché et l'apparent à la recherche de la séduction et de l'espace urbain, et le charme des valeurs cognitives. C'est pour cela que ses surfaces picturales, avec tout le désir de dépassement qu'elles ont, restent à l'abri des significations profanes. Il s'agit, en effet, d'un foyer de l'absolu, incarné dans un éternel voyage entre la bédouinité et l'urbanité. La différence n'est pas alarmante entre le rouge de la peau et le rouge du sol, les deux composant un mystère des valeurs, et donnant l'équilibre de l'intimité profonde des contenus, et fait habituer le corps à ouvrir les portes de la technicité, à voir sa concrétisation avec un cœur attaché à sa nature.

La couleur blanche s'ouvre sur des formes guidées en mouvement par le peintre Mourabiti, blancheur dont le message va au-delà du sens des formes. En permettant au visiteur de capter la morphologie, la configuration de ses foyers et de ses blocs, il cherche à signer son œuvre en créant ce qu'on peut appeler une voix visible faisant parler le caché, l'invisible, dans une joyeuse effervescence nourrie aussi bien par l'univers onirique de l'artiste que par sa pétillante présence.

Des voix qui font écho au sacré mystique. Chez Mourabiti, la tendance mystique est à cheval entre les deux expressions de l'art, avec un intérêt accru pour la forme. Il s'agit de pénétrer les arcanes d'une mystique hautement référencée au moyen d'une plastique, précisément d'une palette nourrie d'un humus et d'une minéralité à relents spirituels, matière des origines à la base de l'art de Mourabiti depuis le début de sa carrière. Le tableau donne sur un invisible pressenti ascèse et obsécrations rituelles ; l'abstraction des formes, procédé consommé chez l'artiste, fait entrevoir, graphiquement parlant, un univers qu'éclaire un blanc métaphorisé, pureté d'âme. Les tons, pris à ras de leur matérialité, concourent à harmoniser un rendu condensé de signes et d'allusions chromatiques, qui renseignent, à s'y méprendre, sur une étrange « reconversion » morale de la peinture de Mourabiti, lequel nous a habitués jusqu'ici à une autre dialectique picturale.

Tout en prolongeant une première « phase verticale » dans laquelle l'œuvre se soutient d'une architecture complexe du visible, d'un dialogue entre le haut et le bas, le ciel et la terre, les derniers travaux nous engagent dans une horizontalité où le blanc irradie la surface de la toile. Le blanc, couleur spirituelle par essence, renvoyant à la pureté, à l'immaculation, se trouve ici, parfois « moucheté », parfois lesté par d'autres couleurs : le bleu indigo, le jaune, le vert, l'ocre, le rouge. Mais le blanc est une matière fragile, plus proche du plâtre. Il serait intéressant d'entreprendre un rapprochement entre le blanc dans le travail de Mourabiti, couleur apaisante, sereine, et celui de certaines expériences musicales, poétiques, mystiques, pour y saisir ce moment dans lequel l'énergie du neutre et de l'éclaircie d'une note musicale, d'un phrasé poétique ou mystique, procurent quiétude, silence et ravissement. L'horizontalité de cette seconde phase, comme déploiement vers le dehors, comme silence et éclaircie, appelle le voyage et le déplacement. L'œuvre de Mourabiti nous y engage sur leurs chemins écartés, escarpés et toujours Ce qui distingue les formes architecturales en tant qu'éléments visibles, avec leurs dimensions variées, leurs superpositions, leurs profondeurs. Cet univers architectural a été savamment mis en scène dans l'œuvre du peintre Mourabiti, qui se veut un mélange des techniques, d'art et d'histoire. Par la couleur, souvent rouge brique, les toiles de Mourabiti renvoient à la ville ocre : Marrakech. Dans ses dernières peintures, il a évolué vers des tons plus cristallins, moins fougueux en trouvant un blanc qui dote d'un surcroît d'éclat ses tableaux. Son attrait pour la lumière revêt un caractère mystique dans ses dernières peintures, dominées par le noir. N'est-ce pas là toute la grandeur mystique ?

Les tableaux de Mourabiti se caractérisent par une économie dans l'utilisation des couleurs et un traitement équilibré de la surface de la toile. Dans un style dépouillé, il cherche à contextualiser des faits courants en mettant l'accent sur leur caractère vulnérable, d'où son travail sur les antennes paraboliques, sur les murs et tout récemment sur les coupoles maraboutiques.

L'œuvre de Mourabiti reflète son âme migratoire à travers les connaissances, les temps et la géographie, à la recherche de la quintessence de l'abstrait expressif, de la célébration de la mémoire du silence et de l'isolement à l'abri de l'attractivité de la coupole. L'abstraction que pratique Mourabiti devient de la sorte une véritable seconde nature ; on n'y décèle guère de clichés, ni de parodies, ni de mimétisme, mais une idiosyncrasie artistique déterminante. Autrement dit, c'est le langage plastique « naturel » de Mourabiti.

Dans le cahier de l'âme, avec toute sa grandeur hautement exprimée, il note ses migrations depuis les origines pour poser la vraie question, celle de l'existence humaine.

Si les thématiques abordées par Mourabiti se resserrent en gros dans le réel comme donnée mentale plus que visuelle, telles que la terre, les marabouts d'ici et d'ailleurs, les antennes paraboliques, la femme comme concept évoquant la sensualité et comme manifestation onirique liée à la vie des instincts, l'architecture comme lieu de projection de l'être humain, approchée comme un objet de design, ce qui ressort de ses réalisations atteste d'une volonté de sublimation incontestable chez cet artiste raffiné et sensible.

Talal Moualla 2011

Traduit par Mustapha Ennahhal



Sans titre, 2011, Technique mixte sur toile, 150 x 150 cm



Sans titre, 2012, Technique mixte sur bois, 100 x 100 cm

# MOURABITI, LE MYSTIQUE DES SIGNES

« Celui dont nous t’offrons l’image,  
Et dont l’art, subtil entre tous,  
Nous enseigne à rire de nous,  
Celui-là, lecteur, est un sage »  
Charles Baudelaire

Ce que je vois, c’est la déambulation résolue du vent sur le sable. Le désert avance, paisible, enjambant ses propres échos. Et la résonance du soleil dévorant les dunes. Mourabiti. Un nom. Une saga à l’ombre des sept saints de Marrakech. Longue marche où l’aventure qui se dessine au coin d’une toile. Une touche. Un trait. Une courbe. L’aventure continue. Sinueuse. Lumineuse. Somptueuse. C’est une Mémoire. Habitée par les couleurs de l’arc-en-ciel. Puis, au loin, des barques brûlées vives sur le rivage, calcinées, épaves abandonnées sur le chemin de l’Histoire. Le sable a recouvert les yeux. Un cheval blanc qui tombe. Des nuages sombres habitent le ciel. Des fagots en tablettes assassines, arrivent au galop, cognent aux portes des consciences abruties. Nous sommes déjà au quatorzième siècle. Des voix mercurielles. Des pas qui vont, traînant leur misère. Le quatorzième siècle ! Pas de sérénité ! Pas de pitance ! Nous y sommes. Des voix debout dans la mare, fracassées contre le roc... des voies et des montagnes... des coquelicots noirs... des prières... des frissons oubliés... Vaillance et élégance de l’esprit dans les ténèbres. Blé tendre de la mer. Le visage d’une femme sorti tout droit d’un songe bleu. Arrive notre temps, notre époque. Troubles qui rident le désir, lassitude de l’âme et effarouchement... Puis, des surgissements, des intermittences, des contorsions, des mugissements. Et puis le silence ! Et puis l’absence ! Et puis...

La légende s’est égarée sur un chemin de traverse.

Le plus dur à supporter quand la musique se fait absence.

Mais la musique épouvantée reprend ses farandoles, déclenche ses convulsions et erre sur la cime des montagnes enneigées... Le délire délie ses franges, repousse ses rides en arrière, exhibe sa salive blanche, campe sur la colline et éclaire de sa torche furieuse nos pas de danses exaltées.

Reprend le bal et reprend l’air de nos tourmentes !

Arrive Mourabiti !

Non ! Mourabiti est déjà là !

Il est là bien avant Mourabiti.

Il est là avant l’heure. Avant le temps. Avant le siècle.

Et ce que je perçois à travers ses doigts, c’est tout d’abord une sorte de magie, comme le vol agité du colibri, le roulis de la vague sur le sable mouillé, ou le battement d’ailes d’une hirondelle, bondissante, fulgurante, dans un coucher de soleil rebelle. Une sorte de poésie claire, couvée de jouvence phosphorescente. Quelque chose qui ressemble ou rappelle un rhizome ruisselant d’énigmes. Et je perçois l’épervier fugace surgi de la savane, comme un rêve oblique. C’est un je ou un jeu. Un je/u ludique. Entre Mourabiti l’homme et Mourabiti l’artiste. Une sorte d’ivresse portée par le geste créateur de cet homme et la cosmogonie de son art. C’est le secret d’une mise en scène en peinture entre le visible et l’invisible, le saisissable immédiat et l’insaisissable, l’intérieur et l’extérieur. Entre les deux hommes dont les desseins se croisent sans cesse, se heurtent parfois, se confondent, il y a la démarche particulière et particulièrement lyrique sur l’acte créatif. Le talent de cet homme se situe dans le cadre d’une économie de l’être qu’il

essaie de « justifier ». Est-ce la rencontre de l’être et de l’univers ? Est-ce l’expérience de nos évasions provisoires ? Je situe l’univers de Mourabiti dans un jeu fidèle à sa tradition, celui d’une croyance soufie qui vient d’une source éminemment spirituelle. Médiation entre l’homme et la nature, entre l’homme et l’art, entre l’homme et la lumière. Entre l’homme et l’humain. Son art, son être, le lieu même et la place d’un esprit qui cherche « le possible » en nous. C’est un jeu de miroir, et ce jeu s’inscrit dans les plis du temps, comme un plaisir d’être dans la vie et dans le monde. Je suis donc je vis. Ou l’inverse. Comme le flux et le reflux des vagues qui échouent sur le sable puis repartent vers le large. Voyage sans cesse renouvelé. C’est ce jeu et ce plaisir qui donnent à Mourabiti la pleine dimension de ce qu’il est ; un homme dans le rythme structuré de sa vie et de sa création. Invariablement. Indissociablement.

Un homme qui rêve la vie et vit son rêve...

Un homme hanté par les étoiles. C’est l’histoire d’un désir, celui qui transforme la matière en devenir secret d’un monde où, souvent, il nous invite à sa rencontre... Ce monde est le sien. Et s’il nous permet d’y pénétrer le temps d’un repas, c’est par générosité. Car son monde reste son monde, son socle, son repère, son regard intérieur, son isolement, son ancre mystérieux. Et nous serons toujours ses hôtes, c’est-à-dire, des passagers de l’oubli entre lucidité et silence !

L’artiste se recueille. C’est l’heure de la mesure.

Cette histoire, c’est celle d’une aventure personnelle dans son commencement, dans sa gestation et dans son accomplissement. Elle devient territoire de l’autre, sans frontières ni limites, quand le bleu du ciel rejoint celui de l’océan. Une histoire/mémoire qui dépasse le lieu, transcende le temps et interroge l’infini de notre regard. De ce fait, Mourabiti libère le rêve et fait partager ses visions avec une humanité plus large, plus avide de signes purs, plus apte à recevoir la vigueur de la surprise. Mourabiti est artiste, dans le sang et dans l’âme. Nous parvient en écho l’énigme qu’il pose et dont il s’inspire, nous conviant à embarquer dans la réflexion de son univers, à nous interroger sur ses interrogations, nous hisser au niveau de la question que pose l’art à notre conscience ou à notre inconscient. Nous parvient en écho l’angoisse de sa recherche perpétuelle. Car Mourabiti habite la question, la seule qui peut/doit être posée à notre fragilité ; qui sommes-nous dans l’indétermination de notre sort ?

Silence.

Je m’égare.

Parce que la question que pose le peintre ne peut trouver son écho que dans un autre égarement, plus substantiel, plus lourd. Plus subtil aussi. Egarement contre égarement. Dans les dédales de nos conflits, de nos enfers, de nos scissions, de nos circonspections et de nos concessions. Tous nos désordres posés sur la surface de la toile, comme dépositaires des sarcasmes du temps qui dévore les corps. Les labyrinthes de notre mémoire oublieuse. Les ruelles sombres de notre être, de notre paraître aussi, à la limite de nos grandes illusions. Mourabiti, avec sa barbe de derviche en herbe, s’érige en questionneur d’une spiritualité qui se réinvente et réinvente son propre devenir. Il est celui qui questionne. Qui nous questionne sur nous-mêmes, sur le lieu où se situent nos fragments d’êtres, la jungle des signes et des symboles d’un monde en état de décomposition jusqu’aux sublimités les plus paroxysmiques de notre citadelle.

Il est donc celui qui sonde !

Qui nous questionne !

Quant aux réponses...

Chercher dans les lieux. Ou dans la faille...

Le nom de Mourabiti est incontestablement lié à des lieux. Et ces lieux érigent l’intelligence de ses couleurs, de ses formes, de ses tonalités, de ses pigmentations, de ses taches d’ombre, de ses vibrations, de son énergie, les cadences inédites de l’effusion intarissable de son potentiel scriptural agissant et novateur... C’est que le nom de Mourabiti fait danser les couleurs des lieux, transmettant un dessein aux objets les plus hétéroclites et aux choses les plus anodines.

Pour approcher, et non comprendre, encore moins expliquer le travail de Mourabiti, il faut aller à Tahanaout. Pèlerinage obligé à Al Maqam. Lieu du secret. Lieu devenu mythique, habité par tant de subtilités artistiques. Tout y est ancien. Tout y est nouveau. Cette juxtaposition d’un monde

révolu et d'un autre qui ignore encore son destin favorise le voyage. Le « moussem » est ouvert. Le marabout peut répandre ses absences sur nous, ses silences, ses subterfuges.

Alors ?

Tout ce baratin ne nous raconte pas la main de Mourabiti sur la toile !

C'est le goudron qui, d'abord, occupe la surface du lieu. Le noir-goudron, couleur du mal, du vain. La nuit tombe à l'aube, c'est-à-dire au commencement. On pourrait donc dire : au commencement était le noir. De là, naît la couleur ocre de la ville rouge. La médiation vient de là. Deux couleurs superposées entre deux interrogations imparables. C'est le rythme essentiel du sens mystérieux de notre existence. Et c'est d'ailleurs, dans la foulée de Mallarmé qu'il m'est arrivé de définir l'œuvre de Mourabiti comme « quêteuse de sens ». Et cette quête, bien évidemment, n'aboutit jamais. Elle est recommencement, puis renoncement aux projections aveugles des forces qui veulent la contenir dans un sens quelconque.

Se superpose alors le blanc du regard. Comme un champ de safran. Le blanc ajouté au blanc. Les cimes enneigées de l'Atlas. Virtuosité d'un désert dégarni.

Le noir a complètement disparu.

La peinture de Mourabiti est univers. Elle est existence, profondeur, elle est monde et elle est force aveugle à l'élucidation de ses contraintes. Équation égalitaire d'un mouvement convoqué par le geste poétique, l'énoncé qui réfléchit et se réfléchit, pouvoir interférant entre extérieur/intérieur, visible/invisible, sacré/profane. Les tableaux de Mourabiti accueillent et reçoivent les propositions faites par le grand dehors. Les terrasses des maisons basses, les paraboles mangées par la rouille du temps, le linge qui sèche au soleil, les fils électriques, les monceaux de tôle ondulée, les coupoles des marabouts, les antennes de télévision, les vieilles portes cloutées de la médina, les bouts de chiffons, les postes-radios qui n'ont plus de mémoire... Le peintre accueille toute cette confusion, la stocke dans ses entrepôts, l'interroge chaque jour pour lui extirper son secret. Ensuite, il la restitue dans sa propre lumière. Il est le miroir mental qui provient du chaos, transforme les images qu'il reçoit en une lumière astrale. Ces astres sont les débris de notre mémoire et ceux encore plus ambigus de notre regard.

Le goudron noir, ai-je dit, prend place dans le voyage. D'abord. Il est le réceptacle de ce qui vient, de ce qui n'est pas encore là. Réalité première d'un jeu qui met en exergue l'émergence d'une urgence entre dehors et dedans, support incontournable à la marche/démarche qui se prépare. Le goudron comme revêtement à ce qui va donner sens à la matière vivante de l'aventure. C'est le support qui supporte, au-delà du hasard, l'ultime vibration d'un cri en gestation. Trop subtil, trop intemporel, trop fragile...

Trop.

En sourdine. Et, à l'instant de son impossibilité singulière d'apparition, Mourabiti prend en charge les présences insistantes de nos surgissements originels. Et, comme un glorieux passeur ou casseur, il nous rappelle nos permanences, à nous, pauvres oublieux de ce qui est notre urgence. Nous ramène aux confidences des timbales, nos mémoires qui se délitent, nos corps mal écrits et nos frayeurs délétères. En définitive, les toiles de Mourabiti sont un avertissement contre le divertissement qui use notre permanence. Nous sommes des gens distraits de certaines présences en nous et autour de nous.

Mourabiti nous le peint dans sa langue.

J'arrache le voile. Le masque tombe. La fête peut commencer...

Vient le nom du pays d'abord comme terre des racines, champ de cactus sauvages, Qu'il soit urbain ou pastoral, le lieu devient chant sous le pinceau de Mourabiti. Il faut lire dans ce lieu les signes d'un éternel recommencement.

La terre d'abord et toujours, comme un retour aux sources, une sorte de réinscription dans la matière et de réappropriation de ses contours organiques de son univers. À partir de quelques pigments, de quelques fragments de poussière, Mourabiti nous raconte une histoire, la sienne puis celle des autres. Une histoire qui trace ses frontières autour de l'ancrage de l'être, à travers une mémoire rythmée de ce soleil qui traverse sa peinture à chaque geste, chaque mouvement, filtrant la surface de ses toiles à pas de géant.

Et la terre ocre surgit. Le roc éclate. Des éclats de verre. Des éclats de terre. Des éclats de lumière. La ville rouge prend racine dans sa peau. Marrakech, sa ville, lieu de sa naissance, lieu de son premier cri, lieu de l'enfance et de la nostalgie dramatique !

Marrakech... le lieu-dit !

Et ce lieu finit par devenir celui qui génère tout un mythe. Marrakech dans la plénitude de sa folie, de sa grandeur blafarde, fardée de souvenirs comme une femme de mauvaise vie, projetée dans un siècle qui n'est pas le sien, dans un cri qui ne s'exprime pas. Comme Marrakech, Mourabiti vit dans un corps-scriptural qui ne connaît pas les contours de son temps. Il est loin de la cohue, loin de l'incommensurable petitesse de l'être d'aujourd'hui, pris en otage dans un corps trop étriqué. Trop froissé, trop moche pour une humanité qui va, sans savoir où elle met les pieds. Mourabiti, lui, habite un lieu qui loge son corps et longe ses mains. Ou peut-être l'inverse. C'est le lieu qui habite le lieu du corps. Marrakech, la rouge, al bahja, espace multiple de connivence entre nature et culture, entre réel et imaginaire, entre sacré et profane, comme les étoiles du désert un soir d'hiver.

C'est bien sûr Marrakech qui dicte sa danse, prescrit son corps comme espace et comme visage. Délire qui va, au-delà du verbe, sculpté dans la mémoire, peint dans la pensée d'une dimension prolix en signes et en volumes. Au milieu de l'indécision et parfois même de l'imprécision des artistes d'aujourd'hui, Mourabiti habite complètement l'espace risqué de sa ville jusqu'aux éruptions cutanées de ses toiles. Tout y est, lui et la ville. Lui et sa ville. Ses pierres. Ses mausolées. Ses bruits de klaxons. Ses cohues. Leurs clameurs nous assourdissent et le courant de leurs souffles nous entraîne. La peinture ne fatigue pas, elle séduit et s'impose, claire et substantielle. Elle a la qualité du monde qu'elle reproduit, un monde qui réfléchit et se réfléchit. Et l'on voyage dans un univers de sensibilité propre, entre égarement et sentimentalité. Il est l'exemple même du créateur qui s'acharne devant l'impossibilité réelle d'organiser le monde qui l'entoure. Alors il recommence, d'autres toiles arrivent, d'autres gestes se posent, renouvellement de formes et de centres, de périphéries décentrées, de fragments de vie, de lambeaux... comme Sisyphe ramenant sans cesse son rocher au sommet de la colline. On retrouve le rocher. On retrouve Mourabiti et on retrouve tous ces débris qui font une vie. Débris étalés sur ses toiles comme des voyages. On s'y projette par paresse ou par naïveté.

Mais Mourabiti ne veut rien signifier par son travail, ne cherche pas à rassurer ni à conforter. Il veut simplement exposer son art dans la réalité de sa propre nature. Il s'inscrit au-delà du signe qui veut signifier. Quand Angélus Silesius énonce que « la rose est sans pourquoi », Mourabiti nous enseigne que sa peinture est, simplement. Elle est sans pourquoi et elle se suffit à elle-même, comme l'eau, comme l'air ou les vagues de l'océan. Elle est sa propre signification. Son moi intérieur sans pourquoi, son étoile du matin sans raison. Elle est la ville et la vie. Elle est le pays et ce qui l'inspire. Elle est l'âme de son maître et sa passion. Elle s'apparente souvent à une poésie qui coule dans les méandres de nos esprits, animant notre imagination et donnant des ailes à nos rêves les plus insensés. Mais comment nommer la ville en dehors de ses limites ? La ville se/suffit à elle-même, elle est le masque qui nargue les remparts. Et comme dit Khaïr-Eddine :

La danse. Bien sûr. Il est d'un pays où les guerriers dansent, n'en déplaie aux crétiens ! Et cette danse, donne forme au rythme du mouvement du monde. Elle inspire les étoiles. La musicalité de l'élan créateur est juste derrière, ou à la périphérie de la toile, dans l'essence même de cette peinture. Dans Fulgurances, Yasmina Filali dit à propos de Gharbaoui, « la danse aussi est rythme. Et le rythme est le signe particulier du langage abstrait. Il se meut sur les toiles en vibrations ou en pulsions simultanées, en accord ou en désaccord, ils scandent l'espace en lui donnant une direction de gauche à droite. La toile est alors une séquence. Un espace intemporel sans commencement ni fin. Ici, sourdent les signes sonores d'une composition basée sur la répétition ». Vibrations des gestes du danseur et pulsions des mouvements du peintre sur la surface glabre de sa toile. Elle fait corps avec l'univers. Elle est corps. Elle est le corps, le cri, le langage premier de l'univers. La similitude, toujours selon Yasmina Filali, « trace le voyage imaginaire de l'homme aux sources de sa propre définition. »

De Gharbaoui à Mourabiti...

Quel chemin prendre ? Quels chemins...

Mourabiti ressuscite un nouveau langage dans la fulgurance qui consume son regard.

Sans rémission.

Sans concession.

Et de l'énigme naît un autre lieu, un autre corps, un autre...

Et c'est Tahanaout ! Alors, Tahanaout !

Lieu déjà nommé. Le lieu dit et redit. Al Maqam ! Désir et intervalle. On y pénètre comme dans un marabout. Une mémoire qui renvoie à l'origine, à la terre, à la mère. Mère-mémoire qui s'insurge contre l'oubli, contre le temps qui efface la trace. Mourabiti gardien du lieu. Chant aigu qui investit l'univers de l'homme. Musée contemporain d'une mémoire vivante, qui fait vivre le passé dans un grondement de beautés généreuses. Objets, sculptures, tableaux, livres... Autant de témoins de ce temps qui va. Puis la sérénité du lieu, merveilleuse consolation qui nourrit les nuages qui passent, creuse le vent enflammé du lieu. On y entre comme dans un poème irrigué de voix désensablées. C'est la bourrasque verticale du lieu, des lieux ; Tahanaout ! Al Maqam ! Carrefour d'un temps, d'un instant, qui veut réconcilier le vent furieux des dunes avec le bleu des océans, au-delà des montagnes de l'Atlas ! Al Maqam, comme le regard d'une jeune femme habillée d'ombre et d'écume enflammée, le sourire espiègle d'une enfance qui revient. Lieu égaré dans les branches ; oliviers rouges, palmiers bleus, cactus conquérants, figuiers vagabonds, lierres nomades...

Ici, des métaphores folles pour renaître au balbutiement premier. Car le nom de Mourabiti est à lui seul un lieu/des lieux ! Il est le lieu. Il est le lien. Celui où se croisent des univers, des êtres, des sensations, des passions, des visions, parfois des fantasmes... Deux couleurs dominantes, flamboyantes. Le blanc et le blanc qui ressemble à l'autre blanc. Pas tout à fait le même. Pas tout à fait différent. Et ces deux mêmes-couleurs invitent le reste à leur union. Petites touches disparates de gris, de rouge, de bleu, de jaune... complètent la scène. Monde en gestation. Et les deux couleurs dominantes fonctionnent en binômes. Le noir n'est jamais loin. Concave et convexe. La paire joue la même partition que celle de l'homme et de l'artiste. En entrance ou pénétrance permanente, comme des siamois vivants dans un même corps, unique et différent. Inséparable de l'autre.

Chaque tableau de Mourabiti est un nouveau regard interrogateur sur la vie ! Avec tendresse et sensualité. Mais avec violence également. Chaque tableau, au-delà de la beauté du geste, dit plus, dit au-delà, dit nos regards en ruine, nos ratures, nos ratages, nos puanteurs, nos bonheurs en miettes, nos carcasses boursouflées d'agonie, nos rires armés de poignards. Avec tendresse et sensualité.

Mourabiti est. Il est tout entier dans sa peinture. Dans le sein de la femme, le sein de la mère, le sein premier du premier souffle de vie. Le dirais-je jamais assez ? Il est tout entier dans son art qui est interrogation sur le monde et sur l'homme. C'est notre vision de la vie qu'il ré/invente dans chaque tableau, à l'infini du temps et de l'espace.

C'est un rêve qu'il vit et qu'il nous fait vivre.

C'est une vie qu'il rêve et qu'il nous fait rêver.

C'est le dire d'un homme qui n'a pas cessé d'être.

Pour échapper aux sourires avachis des fondrières. Le voilà installé dans le rythme intemporel de ses analogies parallèles. À jamais. Et il peint, sans relâche, la vie dans sa totalité, le connu dans son inconnu, la musique dans sa particularité, le silence dans son absolu, l'éclat dans ses extrémités, la frontalité dans son impatience et la virgule rouge quand l'orage pue ses entrailles...

Il peint. Et il échappe aux ruines de nos rides, de nos cataclysmes. Il peint. Et dans chaque toile, il s'éloigne un peu plus du territoire termité de nos carcans, de nos masques fourbis, de nos tempêtes dressées en tessons de bouteilles. Sans rémission...

L'homme peint.

Il invente.

Crée un nouveau monde pour lui, pour nous.

Et ça suffit à sa vie.

Celui que j'appelle le mystique des signes est un homme qui inscrit sa vie au-dessus des signes et au-delà des symboles. Il est ascète, troubadour, vieux sédentaire errant, devin giclé de rire et de délire, marabout, derviche là où il avale ses heures perdues...

Car Mourabiti est.

Chercheur de signifiante

Mais plus que tout cela encore

Il est ce rhapsode qui peint

Artiste poétisant sa peinture

Jusqu'à la limite du doute

En rythme d'images vivantes

Quand le vent crie sa douleur

Poète qui va

Façonneur d'un monde entassé qui va

Dans les turbans de la tribu

Enflée de lèpre de glaires

Et de mucosités ardentes

Charriées par le sang des murs

C'est au fond des toiles de Mourabiti

Que l'on devrait lire le vrai visage

De nos ruines

Car

Il nous le dit

Dans l'éclat indompté de son rire

Son accent marrakchi

Avec sa voix qui marche droit

Ses mains qui caressent les étoiles

Ses palettes, ses pinceaux, ses tubes de peinture, son goudron

Et son regard lyrique des savanes

Il nous le dit

Dans la peinture irascible de ses entrailles

De ses ténèbres d'escarbilles

Portant ses Textes sur l'épaule

Ses clous et sa croix

Sans absolution !

Abdelhak Serhane

Professeur Émérite de l'Université de Louisiane à Lafayette, États-Unis



Sans titre, 2012, Technique mixte sur bois, 100 x 100 cm



Sans titre, 2012, Technique mixte sur bois, 100 x 100 cm



*Sans titre, 2012, Technique mixte sur bois, 50 x 60 cm*



*Sans titre, 2012, Technique mixte sur bois, 50 x 60 cm*



*Sans titre, 2013, Technique mixte sur toile, 140 x 280 cm*

# DES MIRAGES POSÉS SUR LA RÉALITÉ

Mohammed Mourabiti écoute le frémissement des arbres qu'il a plantés de ses mains. Son atelier est couvert vers les quatre directions de l'horizon. Car d'où viendraient les messages que le peintre attend et la manne qui doit conforter sa toile ? La couleur fait ses allers et retours, elle vagabonde comme l'air du temps. Les traits s'offrent des contrastes et les aplats des oppositions, car dans les mondes d'aujourd'hui, qui vit de certitudes ? Pas l'art bien sûr. Il se cache, il se préserve, il s'abrite avec ses fantasmes et ses hallucinations, là où Mourabiti doit les traquer.

Chaque toile est une exploration des plis de l'infini. Des chimères se calfeutrent sous un relief que le peintre a appris à lever. La toile, longtemps silencieuse ou dans l'expectative, s'anime. Vers la forme qui s'épuise accourt une nouvelle matrice qui oriente la création vers son autre chemin. Le graphisme coule et se déroule comme un labyrinthe que les limites d'un jardin interdit endiguent. Les bandes étroites, verticales, horizontales, se glissent entre les murs des aplats, guident les dépaysements, les transmutations et les accouplements de l'apparence et de ce qui serait inavouable.

Il y a la pertinence de ces lieux qui ressurgissent, se fauillent, inscrivent dans ses peintures des souffles têtus. Les familiers retrouvent au fil des ans le rappel des formes, des courbes tirées par le peintre des lieux improbables qu'il a visités. Il émane des formes de ces coupoles, de ces dômes, une spiritualité entêtante. Une esthétique imprégnée d'un idéal où la nébulosité de la représentation se confond avec l'émotion du cœur.

Ce mouvement pictural refuse la complaisance et les artifices. La réalité et l'imaginaire s'y structurent à force de travail. Le dialogue qui s'établit reconnaît les conventions et les convulsions du présent et leurs transcendances spirituelles. La brosse du peintre intervient, poursuit, arpenté ou tacle les complaisances comme les artifices. Mais que traquent les grands aplats de Mourabiti, sinon la vie et les contorsions qui font jaillir, çà et là, l'espoir d'un renouveau ? Le noir, le gris, les bleus qui hésitent, les bruns qui se tempèrent, recouvrent ou accompagnent les nuits blanches de nos existences.

La spiritualité et la sensualité sont dans les tableaux de Mourabiti. La forme y éclate. Les passions et la couleur dédaignent les théories existentielles et restituent en touches brutales ou tragiques les sensations. Des palettes chromatiques et des éventails chromatiques, dont Mourabiti a le secret.

Car si Mourabiti affirme la puissance et la liberté de création, remet en question la notion classique de représentation, son interprétation reconnaît le monde sensible et la vision singulière dont il élargit les apparences.

Il peint, mais toile après toile, il nous transporte dans l'espace où il peuple les terres de nos illusions. Mourabiti invente et nous offre un regard lavé des conventions. Cette purification du regard ne s'obtient qu'au prix d'un affrontement répété avec la réalité. Une lutte passionnelle, incessante entre la toile et le peintre. Un combat qui se poursuit avec les protagonistes à qui est ouvert et offert un monde nouveau et sa virginité première : « Je n'éprouve la sensation qu'en entrant dans le tableau, en accédant à l'unité du sentant et du senti. La couleur est dans le corps, la sensation est dans le corps, et non dans les airs. La sensation, c'est ce qui est peint. Ce qui est peint dans le tableau... » disait Cézanne

Et l'œil qui perçoit, que découvre-t-il dans les foisonnements emblématiques que Mourabiti abandonne sur la toile ? Des signes plastiques que le peintre isole, valorise et enferme dans les espaces où s'interpellent les évidences distantes ou proches. Une écriture du désir, une théorie de signes élémentaires qui se déploient, ouvrent des dialogues et invitent aux festins intellectuels et aux ébranlements des esprits et des cœurs.

L'objectivité et la figuration se ressource chez Mourabiti dans une chorégraphie inépuisable. Avec le dessin avance l'idée, elle lance des invitations, se construit des enjeux, implique des légitimités sans hiérarchies ni tendances officielles à la recherche des eldorados plastiques à offrir.

Monumentale ou spectaculaire, l'œuvre de Mourabiti offre ce dédoublement que Matisse qualifiait de « La satisfaction profonde, le repos et le plaisir le plus pur de l'esprit comblé » ; des œuvres pleines et fluides, rayonnantes et quiètes, réfléchies jusqu'à donner le sentiment d'un mirage posé sur la réalité.

Comment nommer ce secret, ce sentiment inclassable, ce spectre familial, intense et mystérieux qui s'apparente chez Mourabiti, à une attente joyeuse et comblée ?

**Maurice Arama**  
**Historien d'art et membre de l'AICA**  
**(Association Internationale des Critiques d'Art)**



*Sans titre, 2016, Technique mixte sur toile, 150 x 150 cm*

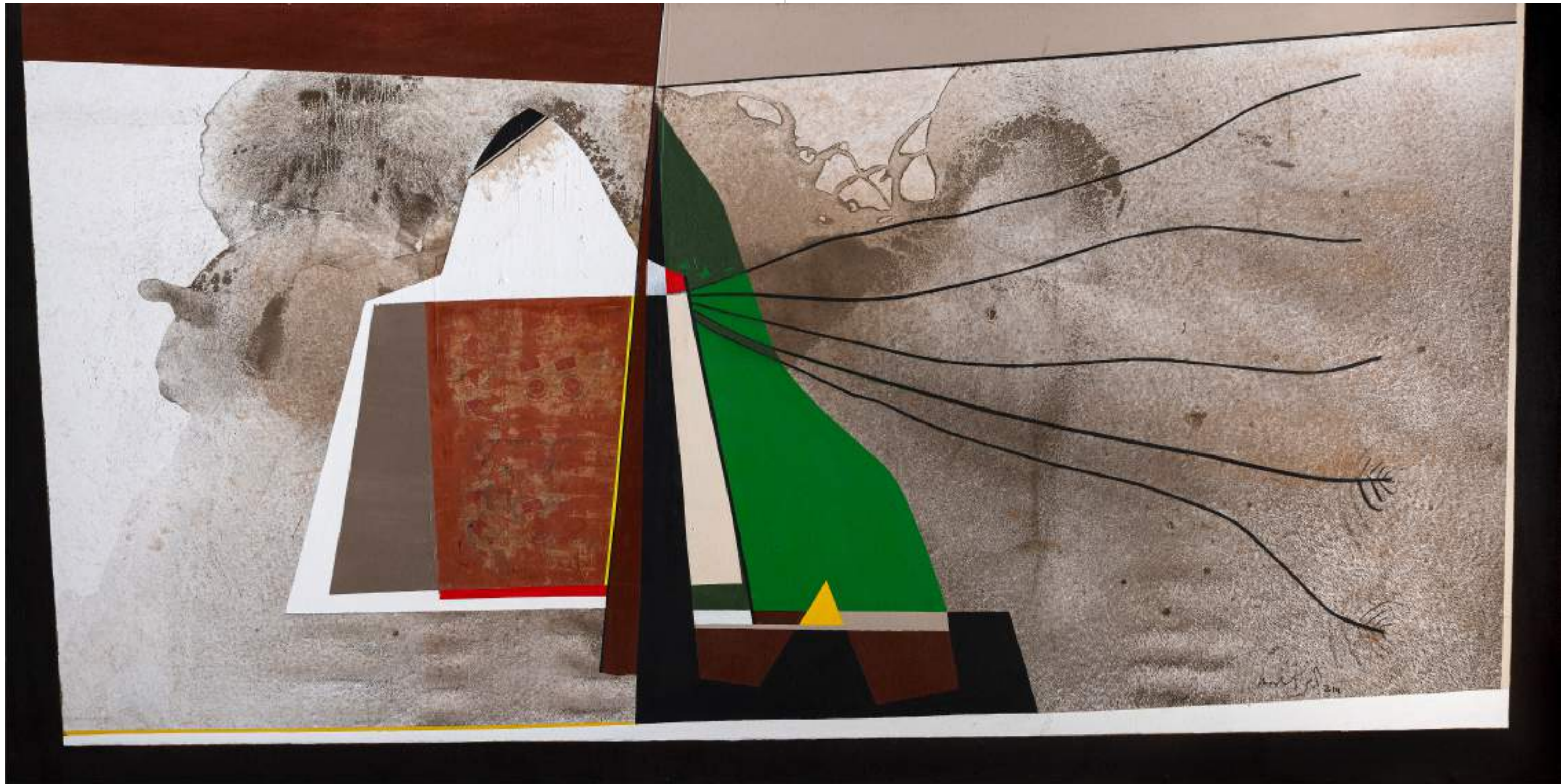
# MOURABITI OU L'ASPIRATION VERS L'INFINI

La koubba est le troisième sujet du Cycle de la Courbe - après celui de la parabole et du sein - sur lequel Mohamed Mourabiti travaille depuis une dizaine d'années. Il y a consacré bon nombre de toiles ainsi que des lithographies, des sculptures et des gravures. À ce choix, certains critiques d'art ont trouvé une explication toute faite dans l'enfance de l'artiste-peintre, ce dernier étant natif de la médina de Marrakech - cité réputée pour ses nombreux saints et autant de koubbas maraboutiques que les femmes d'un certain âge visitaient, visitent encore, régulièrement. Aussi le choix de cette thématique par l'artiste ne serait-il que l'effet d'une réminiscence, le souvenir d'un passé lointain où l'enfant Mourabiti se rendait aux saints de la médina en compagnie de sa grand-mère.

Cette explication me semble réductrice à bien des égards. Il suffit, pour s'en convaincre, d'observer l'ensemble des toiles du peintre sur le sujet : bon nombre parmi elles représentent en effet des coupes maraboutiques juives, berbères ou même païennes ; d'autres côtoient, sur le même espace, des édifices de culte différents (mosquée, église ou synagogue) ; d'autres encore font l'objet de collages ou d'approches à la limite du surréalisme : mausolées de guingois, coupes arrachées ou suspendues dans le vide, dômes surmontés d'antennes de télévision ou de nids de rapaces, koubbas en forme de cornet de dragées à l'envers, d'autres couleur de la nuit ou dotés de racines ou, plus curieux, en forme de moine bouddhiste en méditation... Certains marabouts n'ont ni accès ni fenêtre, on dirait l'œuf de quelque bête préhistorique ; d'autres sont munis d'entrées multiples, en dents de scie, en forme d'œil... ; quelques-uns semblent surgir de nulle part, projetés par quelque force surnaturelle dans un univers hostile ; d'autres encore tangent sur leur base, donnant ainsi l'impression de se battre contre le déchaînement des éléments de la nature comme des bouts de chandelle dans une nuit de tempête...

Le choix du tombeau maraboutique comme thème ne peut, par conséquent, s'expliquer par une simple réminiscence de l'artiste-peintre. À vrai dire, c'est là une interprétation hâtive qui dessert l'artiste et dévalorise son œuvre.

Ayant suivi le travail de Mohamed Mourabiti depuis qu'il a élu domicile ici, à Tahanaout, je sais de science certaine que ses œuvres, bien que sobres et dépouillées, sont toujours le résultat d'un long investissement intellectuel, affectif et spirituel. Rien n'y est jamais laissé au hasard, même les détails techniques les plus infimes : les sources de la lumière, le point de vue, les tons... Le travail de l'artiste sur les koubbas des saints s'inscrit dans une démarche longuement et mûrement réfléchie. Ses toiles sur le sujet expriment une vision personnelle de l'existence, une vie sous-jacente, intérieure, lumineuse. C'est un voyage en soi que l'artiste-peintre accomplit, ou tente d'accomplir, à travers un ingénieux brassage des croyances pratiquées dans le pays, un voyage qui dépasse la sensorialité, transcende la religion unique et exclusive. Plus qu'une expression, c'est une quête de la spiritualité, une aspiration vers l'infini dans ce qu'il a de plus insondable et de plus apaisant à la fois. Face aux œuvres de Mourabiti sur les mausolées des saints marocains, j'éprouve toujours quelque chose de semblable à un ordre spirituel de l'existence, une harmonie divine, un fil de l'intention transparent, un chemin de lumière dans le royaume de l'esprit ; je sens s'éveiller en moi la nostalgie d'un passé décidément révolu : celui de mes ancêtres numides, où juifs, musulmans et chrétiens vivaient en osmose et symbiose.



Sans titre, 2014, Technique mixte sur toile, 140 x 280 cm

# LA VOIE LACTÉE

Les déesses d'ancienne Égypte  
dénudaient leur sein pour nourrir  
les pharaons dans leurs épreuves  
car s'ils étaient égaux des dieux  
dans leurs tombeaux pendant leur vie  
ils étaient toujours des enfants  
trébuchant au moindre caillou  
sur le chemin de leurs années

Fruits tombant de l'arbre du corps  
dans le verger du paradis  
répandant leur suc dans nos veines  
pour nous aider à retrouver  
la vigueur de nos premiers ans  
dans les jeux et dans l'adoption  
du langage de nos parents  
toujours à leur réinventer

Jadis les pèlerins d'Éphèse  
dans la pénombre du grand temple  
découvraient un mur de mamelles  
ruissellement du lait des astres  
s'écoulant sur toute la foule  
entre les guerres des puissants  
les inondations et les pestes

Outre de secours pour sauver  
les caravanes empêtrées  
dans les tempêtes des déserts  
glissant sur les dunes traîtresses  
à la recherche d'oasis  
où la terre enfin s'entrouvrait  
sur les jarres d'une poitrine  
permettant la végétation

Souple coffre-fort qui saura  
déchiffrer ton code et tes runes  
pour nous permettre d'explorer  
les trésors de tes galeries  
monnaie liquide et nourricière  
musée de la première enfance  
que nos caresses redécouvrent  
dans les flammes de nos baisers

L'encre des souvenirs descend  
jusqu'au téton de nos outils  
pour gribouiller ce que nos têtes  
retiennent d'un vieil âge d'or  
pour inscrire sur le papier  
les oracles que nous tentons  
de traduire avec nos musiques  
dans le silence des questions

Île au milieu de l'océan  
devenu sens dessus dessous  
refuge après les grandes vagues  
plage de sable où se réveille  
Ulysse après tous ses malheurs  
accueilli par Nausicaa  
qui lui donne de l'eau de source  
avant de lui montrer son père

Étapes sur notre périple  
de ville en ville et d'âge en âge  
plongeoirs et pistes sur la neige  
ou sur l'ambre l'or ou l'ébène  
qui sommes-nous d'où venons-nous  
où allons-nous dans l'éclaircie  
qu'apporte le dévoilement  
du torse de réalité

Michel Butor 2016

# LE DIALOGUE DES ALPHABETS

Éternellement derrière  
la sphère des astres fixes  
ou au centre de la Terre  
dans le point où la lumière  
est la nuit la plus profonde  
le discours se perpétue  
continuant la création

Toujours des propos nouveaux  
germant en champs de surprises  
car les cieux eux-mêmes changent  
la Terre qui nous semblait  
l'immobilité suprême  
roulant dans la voie lactée  
en complexes cycloïdes

De gauche à droite ou de droite  
à gauche et de haut en bas  
ou de bas en haut tournant  
autour de dômes funèbres  
images des cieux anciens  
avec leurs astres errants  
distributeurs d'influences

Ainsi tombe la rosée  
des langues et caractères  
d'un bout à l'autre du monde  
qui depuis longtemps n'a plus  
ni de centre ni de bout  
en des piscines de textes  
où nous lavons nos savoirs

Après les révélations  
l'inspiration brûle encore  
indéfiniment ouverte  
croissant comme végétaux  
explorant comme animaux  
flairant et multipliant  
dans l'invention d'un Éden

Perdu depuis tant de siècles  
et qu'il faut reconstituer  
en changeant toutes les pièces  
pour accueillir notre foule  
dans l'espace fourmillant  
où la musique reprend  
l'antérieur et son futur

Silence et cri songe et veille  
les inscriptions se rencontrent  
dans l'immensité liquide  
des essais et des questions  
volcans de la profondeur  
éparpillant étincelles  
en paradis de l'étude

Michel Butor



Sans titre, 2015, Technique mixte sur toile, 140 x 250 cm

# SANS FRONTIÈRES

Avec SANS FRONTIÈRES Mohamed Mourabiti a choisi de placer le continent au centre du monde. Forme silhouette sculptée au cœur d'une planète qui pourrait être une terre - alors entourée d'une mer rendue par des pigments bleus naturels - ou une autre terre - des concrétions grises évoquent des cratères - ou la terre-même du continent africain, son sol d'ocres et de bruns. Dans cette série l'Afrique est le Monde, seul, fort, imposant, massif. Elle est la nature verte. Elle est composite et chamarrée. Elle est colorée du soleil des couleurs des étoffes - velours damassés ou cotons imprimés de motifs floraux, végétaux, géométriques... Elle s'affirme sans frontières, terre d'avant la colonisation, d'avant les guerres fratricides, comme une Afrique première et originelle.

En 2003, Nicolas Bourriaud, dans le texte de son exposition au Palais de Tokyo à Paris, GNS, Global Navigation System, écrivait :

«La géographie des artistes contemporains explore désormais les modes d'habitation, les multiples réseaux dans lesquels nous évoluons, les circuits par lesquels nous nous déplaçons, et surtout les formations économiques, sociales et politiques qui délimitent les territoires humains. Ce sont là quelques-uns des sujets majeurs de l'art actuel, traversé par l'obsession de décrire la planète et d'utiliser ses espaces à l'aide d'investigations, de mises en scène et de récits.»

Pour Mourabiti, la carte de l'Afrique, c'est une inscription, son planisphère, son Origine du monde. Le cartographe Brian Harley disait que dans les cartes il faut chercher «métaphore et rhétorique». C'est bien ce à quoi s'emploie l'artiste qui montre « l'Afrique comme nous la voyons, protégée par l'eau et l'air, et où il n'y a pas de frontières ni de tracé », et précise : « Jadis, avant la colonisation, l'Afrique n'avait pas de frontières comme c'est le cas aujourd'hui et les peuples du continent communiquaient entre eux ; les seules frontières qui existaient étaient dans les rituels, les coutumes, les tribus ou les tatouages. »

Sur ses cartes silencieuses, il n'y a nul texte, nul diagramme, nul tracé, nulle mise en scène. Elles ne véhiculent aucun stéréotype, ne donnent aucune information. Cependant, en faisant de l'Afrique un épigraphe, une cosmogonie, Mourabiti prend une position politique.

Tout comme Alighiero e Boetti, avec ses douze cartes des Territoires occupés, réalisées en laine brodée sur toile de jute et bois, également présentées sous forme de tondo, évoquait allusivement la situation en Palestine à la fin des années 1960.

Les étoffes qui dessinent le territoire de SANS FRONTIÈRES ont cependant une histoire. L'idée de cette série est née en 2011 d'un voyage qui a mené Mohamed Mourabiti jusqu'au Sénégal, à Saint Louis, à Dakar, et en Mauritanie pour travailler sur place sur les Saints et sur les Marabouts, un travail sur la mémoire, la réminiscence, le temps qui passe, la vulnérabilité, le sacré. C'est alors que la force de cette identité africaine, qu'il veut sans ligne de démarcation entre les différentes entités étatiques qui la composent, s'est pleinement révélée. Les étoffes sont aussi un élément de mémoire : «C'est pour la nostalgie», dit-il. Nombre d'entre elles lui viennent en effet de sa famille, de sa grand-mère - d'autres ont été soigneusement choisies, collectées, achetées depuis 2011.

Avec SANS FRONTIÈRES, Mohamed Mourabiti tend le fil de ses recherches tant formelles que conceptuelles. L'Afrique aimée, de tout cœur, mais aussi cœur et poumon de la terre et des

civilisations. L'Afrique seule, autosuffisante, qui n'a besoin de personne pour rayonner.

Le rapport au langage de l'artiste s'inscrit dans l'histoire de l'art. Comment ne pas voir dans les Seins et Saints un dialogue avec la Prière de toucher de Marcel Duchamp? Et dans SANS FRONTIÈRES une inscription toute personnelle dans ce qui, depuis les mouvements du Land art ou de l'Arte povera, du Situationnisme à aujourd'hui chez des artistes comme Philippe Favier ou Guillermo Kutca, relève d'une utilisation de la cartographie dans l'art ? L'écrivain et critique Lucy R. Lippard relève à ce propos dans Overlay:

« La carte commença à jouir d'une grande popularité dans l'art contemporain avec l'intérêt manifesté par le minimalisme pour les nombres, le temps et la mesure. Les artistes conceptuels, qui étaient influencés par la fascination des artistes modernistes américains pour la grande échelle mais qui refusaient de remplir le monde de nouveaux objets ou de «violenter la terre», ont adopté la carte et la photographie pour évoquer de façon suggestive une expérience de première main. »

Une expérience que Mohamed Mourabiti réalise dans le processus même d'élaboration de ses œuvres. Il découpe la carte de l'Afrique dans des lattes de bois très fin puis englobe avec du tissu. Pour lui, « la carte, c'est le plein ». Puis il prépare « le vide », l'univers, un cercle également de bois creusé pour que la forme y prenne place « comme dans un puzzle ». Il peint, suivant une scénographie et une gestuelle très élaborée, accrochant son tondo à des cordes qui descendent du plafond et le font flotter dans l'espace. Il applique les couleurs à l'acrylique, les pigments fixés avec un liant très fluide. La carte peut apparaître sur ce fond, se découper, comme gravée, avec toute l'épaisseur du vivant.

Le choix du tondo comme forme de ces œuvres n'est pas neutre. Il est une autre relation à une histoire de l'art qui, de l'Antiquité grecque ou romaine, l'art byzantin, la Renaissance florentine (de Michel Ange à Botticelli, de Della Robbia à Raphaël) ou, plus récemment, à l'artiste marocain Farid Belkacem, y place des allégories, des écritures à déchiffrer. Ainsi le tondo renvoie à l'idée de perfection, de cette perfection que serait l'Afrique, placée dans son écrin.

Écrin parce qu'un autre aspect du travail de Mohamed Mourabiti est son sens et sa maîtrise de la couleur. Les tons des tissus du

«plein» et les teintes vibrantes et sensibles du «vide» créent des compositions qui appellent et retiennent le regardeur. Ce talent lui vient sûrement de la lumière et des couleurs si fortes et si franches de la terre de ses ancêtres - auxquelles Matisse avait été sensible en son temps, celle de la région de Marrakech, et en particulier du village de Tahanaout, au pied de l'Atlas, où Mourabiti a créé un centre d'art et une résidence d'artistes.

Mohamed Mourabiti opère ainsi une synthèse entre art et cartographie, affirmant son africanité et l'enracinement du Maroc dans ce continent, reprenant au profit de l'art la proposition du géographe Philippe Rekacewicz : « Le créateur de carte emprunte aux maîtres de la peinture leurs moyens d'expression. Il est le filtre à travers lequel passent les données, c'est-à-dire la science avant de devenir une œuvre. La carte, une œuvre ? Sans doute si l'on accepte l'idée qu'elle n'est pas que la « miniature » d'un territoire, image simplifiée de celui-ci, mais aussi l'expression de la sensibilité de son créateur, qui y imprime son interprétation du monde. »



*Sans titre, 2016, Technique mixte sur toile, 150 x 150 cm*



*Sans titre, 2016, Tissu et pigments sur bois, 153 cm*



*Sans titre, 2017, Tissu et pigments sur bois, 150 cm*



*Sans titre, 2017, Technique mixte sur bois, 180 cm*



*Sans titre, 2017, Tissu et pigments sur bois, 60 cm*



*Sans titre, 2017, Tissu et pigments sur bois, 30 cm*



*Sans titre, 2017, Technique mixte sur bois, 120 cm*

# LA CHEMISE DE L’AIR

-I-

La toile est venue à la maison  
En quittant le giron de la terre  
En elle la lumière était portée  
Sur le bras de l’ombre  
Et la mystique du caché  
Couvrait la matérialité de l’apparent.

-II-

Dans la toile la terre  
Est la couleur au féminin.

-III-

La jument que monte l’apparent  
Dans ses pérégrinations à l’intérieur de la toile  
Marche sur un chemin ombragé par les voûtes du caché.

-IV-

Aimerais-tu être l’ami  
De la toile d’al-Mourabiti ?  
Il te faudra donc savoir  
Comment donner à la technique une saveur naturelle  
Comment être sensible et perméable  
Comme si tu avais d’autres sens à l’intérieur de tes sens.

-V-

Écoutez la toile :  
À l’apparent le caché parle en susurrant  
Et à l’espace, en haussant le ton.  
Contemplez-la :  
Les couleurs ne semblent-elles pas habiter  
La demeure du soleil  
Où la lumière est désir  
Et l’espace un lit ?  
Ne voyez-vous pas comment l’encre de la terre  
Se dénoue, une écharpe  
Sur les épaules de l’espace ?

-VI-

Interrogez cette fleur de jasmin  
Sur le blanc, le bleu, le rouge et le noir :  
Si mystérieuse soit la couleur  
Les fleurs et les plantes la comprennent.

-VII-

Aimeriez-vous maîtriser cette lecture ardue  
De l’unité de l’air, de l’eau, du feu et de la terre  
Dans la toile d’al-Mourabiti ?  
Il vous faudra donc apprendre à lire les traits du sol.

-VIII-

Dans ce que vous contemplerez et lirez, vous verrez  
Que l’identité de l’art chez al-Mourabiti  
C’est aussi inventer sans cesse la sienne.  
Comme s’il était le lieu  
Qui porte la chemise de l’air.

-IX-

La lumière se couvre de la mystique de l’ombre  
L’ombre se dénude sous la voûte de la lumière.

-X-

Vers où voyage ce tableau  
En étreignant l’enfance de la matière ?

Adonis

Traduit de l’arabe par Antoine Jockey 2018

# MOURABITI, PEINTRE

Il a établi tout au long de son périple  
 Au gré des fusions et des ruptures  
 Au gré des luminosités et de l'éphémère  
 Au gré du caché et du manifeste  
 Chacune de ses étapes comme instance  
 Où s'achève l'exil et commence l'éveil

Un sanctuaire avec merlons d'angle  
 Croise son chemin en dispositif nomade  
 Il lui arrive de le couvrir d'un nuage  
 Mais pas l'horizon ni la destination première  
 Ni son rappel aérien dans l'ourlet des paraboles

— tant le lieu comble d'immédiateté de soi  
 d'espace sacramentel de songes visités  
 il convertit l'errance en quête de lumière  
 et le ciel y est subitement inversé  
 pour une verticalité bien ostensible  
 dans l'orbite décalée de l'univers

il s'offre au milieu des silences solennels  
 dans ce bleu où s'estompe l'idée d'appartenance  
 où l'ombre se résume à des touches bohémiennes  
 il a des murs crénelés et texture pétrie  
 dans la matière purifiante de la terre  
 humectée au quotidien de la rosée céleste

le peintre s'y souvient d'étoiles ascendantes  
 régies en altitude de sceaux talismaniques  
 d'autres codes s'exécutent en écriture stellaire  
 pour d'autres floraisons aux images flottantes  
 en essence comme en éclosion médiatrices  
 d'esquisses inspirées pour dessiner le monde

Mostafa Nissabouri  
 2018

# LES VOILES DU MYSTÈRE

Si tu ne goûtes au « four » quotidien de la ville de Marrakech, et si tu ne partages pas avec Mohamed Mourabiti sa propre eau et son air, là-bas, il te manquerait un des côtés (ou dimensions) parmi tant d'autres de son œuvre créative.

Il s'agit bel et bien de la vie quotidienne et peuplée de cette cité métropolitaine (Marrakech), appropriée par ce mélange homogénéisé du matériel et du spirituel, de l'est et de l'ouest jusqu'au dernier étonnement, avec toute la richesse de ses dichotomies. Mais probablement la place de Jemaa el-Fna, image condensée de cette vie, avec tout son réalisme magique correspond en quelque sorte aux tableaux de Mourabiti.

Celui qui suit de près les précédents travaux de notre peintre, constaterait, en comparant ceux-ci avec le travail récemment produit, sans aucun doute une transcendance et son écart vis-à-vis des formes architecturales modestes et affectives sur la surface du tableau (l'élargissement du tableau au niveau du paysage) ainsi que la richesse au niveau des matières premières, avec sa libération d'une architecture spontanée (voire d'un certain fatalisme) provenant des deux dialogues sans cesse ardents.

Il s'agit en effet d'un échange entre des formes fixes, lourdes et grasses, d'un côté, et des formes mobiles, transparentes, de l'autre ; avec les surprises morpho-logico-sémantiques qui en résultent. À tel point que le tableau révèle une chose mais il cache derrière ses rideaux un gémissement prévu.

Vient ensuite un changement de couleur - de ses échanges houleux, vêtus des couleurs de briques : rouge, jaune, vert aux couleurs grises, nocturnes, tombées comme des rideaux en eau entraînés par la passion de l'artiste.

Ces couleurs grises, subjectives et claires paraissent doucement et sans à-coups, invitant d'autres couleurs qui se déversent dans leurs rivières tels le vert naturel et le bleu.

Le dialogue dans les travaux de Mourabiti ne cesse de se dérouler entre les blocs transparents, fixes et volants, mais il s'étend aussi à l'œil du visiteur, à son imaginaire et ses espoirs, complétant ainsi son cycle dialogique entre le moi et l'autre.

Dans sa peinture, le quotidien est présent, condensé avec sa variété faite de collage de journaux, de tissu et de bois. Mourabiti ne va nullement vers la matière, mais il l'invite personnellement, ici et maintenant. En outre, l'effet de la vie est également présent avec toutes ses connotations, telles que la sollicitation de l'œuvre, l'embellissement et le cycle du temps ; les Rideaux de Mourabiti, agités par son air et sa passion, viennent adoucir le poids ô combien lourd de la vie quotidienne.

Face à son tableau, Mourabiti est un maestro qui oriente les couleurs, les lignes et les éléments, changeant la chorale par un large rouge ou un noir descendant si nécessaire, soigneusement et consciencieusement, sans aucune perturbation de sa spontanéité et de son élan.

Le dernier travail de Mourabiti, avec toute sa dynamique technique et formelle, est une tentation aussi bien mentale que sentimentale pour plonger dans ses mondes et explorer la langue de la couleur avec toute sa force, libérée des charges culturelles projetées. Nous sommes devant un artiste qui a réussi à nous exprimer la quintessence de l'architecture et de la musique marrakchie avec un ton contemporain.

Khalid Saii

Calligraphe et critique d'art Syrie, Damas

Traduit par Mustapha Ennahhal



*Sans titre, 2018, Technique mixte sur toile, 126 x 107*



*Sans titre, 2018, Technique mixte sur toile, 147 x 147 cm*



*Sans titre, 2018, Technique mixte sur toile, 149 x 149 cm*



*Sans titre, 2021, Technique mixte sur toile, 150 x 250 cm*

# RUPTURES

Toute peinture est l'histoire d'une solitude  
Traçant les limites du rire et de la vie  
Celle d'une enfance râpée  
Rompue aux légendes assassines  
A portée de nos douleurs glacées

C'est une mémoire en souffrance  
De pierres en chute libre  
D'hécatombe et de morsures de serpents  
Le venin marche en nous  
En cercles convulsionnés de bave  
Et de ruptures

Demain  
Est si proche déjà  
Si loin dans nos mémoires  
Confondu avec le crépuscule  
De nos lamentations  
Sur le fil ténu de nos tempêtes

La perpendiculaire du destin  
Tombe droit  
Comme les averses d'hivers  
Par temps de grisaille  
Quand Marrakech s'habille d'ocre  
De vert  
D'or et poussière  
De sombres exils  
Posés sur les flancs de l'Atlas  
Poudré de blanc  
Et de désillusion

La nuit marche sur nous  
En cadavres précaires  
Telle une couleuvre de boue et de suite  
Nuit blanche  
Brutale  
Et de ciel de deuil et de sang  
Qui tombe sur nos cadavres

Brouillard et séisme des labyrinthes  
Bâillons de l'enfance saccagée  
Flétrissures chevillées à nos obsessions

Nos rires tracés aux larmes  
De la lassitude  
Nos carcasses en ruines  
Entre marécages et soleils de calvaire  
Nos souffles brisés contre le récif  
Notre regard enclavé  
Sombre  
Sculpté dans la moisissure

Pour les siècles passés  
Les siècles passés à venir  
Repliés sur l'ombre grise  
De l'attente  
La même légende des orchidées  
Le sang vierge de nos vertiges  
Nos chuchotements giclés dans la peur  
Nos violences  
Nos crachats amers  
Nos visages striés par la rupture régulière  
Du temps  
Nos erreurs  
Et nous  
Noirs fantômes confondus  
Et sacs de chardons  
Avis d'ivresse  
Et d'agitations frénétiques

Ils ont baissé le rideau  
La scène circulaire est vide  
Leurs muezzins hurlent dans la nuit morte  
Les signes n'ont duré que le temps d'une saison  
Sur notre terre avortée  
Notre histoire blanche  
Inscrite dans la légende des mythes convulsionnés  
Le spectacle est ailleurs  
Traçant les limites de notre rire  
Dans la clarté torride de leur silence

La chute  
La transe sous le dôme  
L'orgueil rouillé de leurs cadavres  
Ces hommes crépusculaires  
Portant le masque du crime  
Sur leurs visages  
Dressés contre notre propre soif  
Et lampant la ciguë  
À la santé de notre désastre

Abdelhak SERHANE 2018



*Sans titre, 2022, Technique mixte sur toile, 50 x 50 cm*

# L'AU-DELÀ DES PAYSAGES OU LES PAYSAGES DE L'ÂME

C'est dans la distance que Mohamed Mourabiti peut être bien saisi, après une succession de rencontres avec les toiles, l'homme, son lieu. Sans doute parce que la nature même de sa peinture induit la notion de secret, de silence, de patience. Comme si le langage s'affirmait dans un chuchotement continu, à mi-voix, loin du spectaculaire.

Appelons paysages les toiles ou dessins, les encres, qui sont des états de l'âme, des évocations aussi de la ville de Marrakech, comme de la lumière omniprésente. Paysages dans lesquels la déambulation provoque un voyage dans les profondeurs d'une sensibilité révélant émotions et désirs. Émotions et désirs, reliés à son histoire individuelle, communicable grâce à un langage personnel, sans emphase, où les compositions très graphiques, au rythme libre, utilisent la couleur avec raffinement. Les formes et la couleur font écho à une mémoire ancienne qui habite l'artiste autant qu'à sa perception vivace du monde qui l'entoure. Le travail de l'artiste met en résonance cette double appartenance. Il confère à l'œuvre très originale une singularité que le visiteur a envie d'interroger.

Tout d'abord l'omniprésence du blanc, comme un linceul ou comme un vêtement de purification. Une neige qui serait tombée sur les salissures du monde pour le rendre à une pureté originelle. Une représentation de la lumière : l'éclat de l'aile de l'ange annonciateur des Messies. Tant de blancheur imprimée sur la rétine de l'homme de Marrakech, dans ses pérégrinations, dans les étés flamboyants de la ville, même à l'intérieur des cours blanchies à la chaux. Le blanc des deuils, le blanc des saints pèlerinages, le blanc des absences et de l'oubli. Kandinsky ne dit-il pas « Le blanc agit sur notre âme comme le silence absolu ». Nous sommes conviés à une plongée dans le blanc, référence universelle dont le soufisme explore la lumière. Il n'est pas anodin que Mourabiti ait choisi instinctivement de célébrer le blanc, clarté et silence, manière pour lui de faire oraison.

La couleur n'est pas utilisée de manière arbitraire, bien au contraire, ni les matériaux. La suite d'Encres sur papier des Carnets parisiens est traitée dans un esprit d'allégresse où les rouges, les bleus, les verts, concentrés ou délavés alternent avec des masses ou ombres noires qui accentuent leur éclat, en rehaussent la finesse.

Les gris de la série « Soleil noir », alliance du blanc et du noir où les architectures archétypales s'inscrivent en douceur, avec l'intrusion du jaune, du rouge, lueurs de soleils couchants, lyrisme bridé par la contrainte d'une nouvelle harmonie de gris. Au-dessus de chaque toile, ou presque, une bande d'horizon parfois réduite à un espace infime, une trouée, désigne un au-delà de l'espace circonscrit.

Coloriste, Mourabiti l'est d'instinct. Il sait comment transformer l'espace du silence en espace du bruissement en accumulant des papiers déchirés aux couleurs d'autant plus vives qu'elles doivent inscrire une musicalité, des échos sonores venus d'ailleurs, informations transformées en matériaux propices à une autre communication, visuelle et charnelle.

Des procédés simples, presque humbles et si efficaces car justes, répondant à une vérité de l'être engagé. Le langage de Mohamed Mourabiti est fidèle à des formes qu'il repère dans son inconscient comme dans son environnement. Nous parlions de mise en résonance des deux lieux d'où émergent les figures répétées, modifiées, réinterprétées, selon son humeur et surtout l'évolution de sa réflexion et de son regard sur lui-même et le monde.

La coupole est inscrite dans l'histoire de l'art depuis l'Antiquité et elle fait partie des architectures qui ponctuent les villes marocaines. La kouba, mausolée abritant le tombeau d'un saint, devient ici autant symbole d'une aspiration à la spiritualité que forme esthétique réinvestie par l'artiste contemporain.

L'apparition dans sa géométrie, auprès des koubas, de rectangles s'apparentant à des pierres tombales relève de cette introspection, de l'interrogation constante. L'artiste se relie à une mémoire dont il fait l'inventaire, ce qui l'amène aussi à comptabiliser la perte. Le silence du grand sommeil est peuplé par le souvenir de la vie des êtres aimés, disparus. Ils prennent place dans les paysages architecturés, apportent du sens à une géométrie concrétisant la place des émotions dans la pensée en action à travers la peinture. Pensée en action qui modifie les points de vue, commande une touche de couleur qui va modifier l'impression qui se dégagera du tableau, apportera une échappatoire à l'enfermement dans la douleur ou au contraire renverra à une méditation solitaire.

La grande force de Mourabiti c'est sa liberté et sa vérité qu'il dévoile avec une simplicité et une fraîcheur rares mais sans naïveté. Il a trouvé une voie intime pour dire son interrogation sur le sens de la vie et de la mort et son goût pour la vie. Loin des recherches mortifères, il retient la beauté comme la précarité des instants parfaits. Il installe ses suites, ses harmonies, une musique pour traverser les jours, les nuits de l'âme aussi, mais loin du désespoir et du chaos.

Nicole de Pontcharra

# L'ART ET LA VERTICALITÉ

Dans l'œuvre de Mourabiti, l'élément axial est le dôme des mausolées des saints, édifices érigés par une culture pour consacrer l'homme en quête de perfection, à travers l'amour de Dieu et de sa création. Cet élément axial exprime la verticalité.

Ahmed Taoufiq - 2023  
Ministre des Habous et des Affaires islamiques



*Sans titre, 2023, Technique mixte sur toile, 150 x 250 cm*



*Sans titre, 2024, Technique mixte sur toile, 150 x 150 cm*



Sans titre, 2024, Technique mixte sur toile, 122 x 92 cm



Sans titre, 2025, Technique mixte sur toile, 90 x 90



Sans titre, 2025, Technique mixte sur toile, 122 x 92 cm



Sans titre, 2025, Technique mixte sur toile, 122 x 92 cm

# MOURABITI ; L'ULTIME SACRIFICE

C'est nouveau. C'est inédit, original. C'est sans doute l'ultime plainte à voix ombrée de Mourabiti. La voix du sang invité à présent dans son travail artistique. Une novation intuitive, novatrice, exaltée. Le sacrifice fixe les limites du cri de la bête sur la toile, au-delà du rythme mélodieux de sa passion habituelle. Ainsi est Mourabiti. Son génie de chercher mille chemins pour l'expression de son moi. Dans l'heure du cri, rouge comme un soleil cramoisi, authentique, se répandant par couches successives, par traînées le long des fibres de la toile, débordant parfois le cadre de l'imaginaire créatif de l'artiste. Rouge, le cri de la bête immolée sur le blanc immaculé d'un tableau qui se fait œuvre d'art par la dextérité de l'homme assoiffé du souvenir de nos rites sacrificiels. Est-ce à dire que l'offrande de Mourabiti se fait aux esprits en signe de contrition, que son art devient inaltérable et donc fascinant ou redouté ? Si le message du sacrifice est symbole du renoncement aux liens terrestres, on retrouve fatalement le mythe d'Abraham et d'Isaac dont la finalité est la purification de l'âme, la repentance. Toute la vertu de Mourabiti réside dans sa préférence de la vie à la mort. En immergeant la toile du sang qui coule de la gorge de l'animal, il lui procure un support matérialisé dans l'ivresse de ses couleurs intimes et de ses formes comme une sorte de victoire du symbole spirituel de l'artiste sur son animalité.

Abdelhak Serhane



*Sans titre, 2023, Technique mixte sur toile, 150 x 150 cm*



*Sans titre, 2026, Technique mixte sur toile, 150 x 150 cm*



*Sans titre, 2026, Technique mixte sur toile, 420 x 134 cm*

# MOURABITI, OÙ LA VIE QUI ÉCLOT

Il y a des artistes que l'on rencontre dans les galeries, au milieu de leurs œuvres, un verre à la main, sous une lumière savamment étudiée. Et puis il y a ceux que l'on rencontre dans un paysage. Mohamed Mourabiti appartient à cette seconde famille. Pour moi, il sera toujours inséparable de Tahanaout, de cette terre rouge au pied de l'Atlas, des oliviers, de la poussière, du silence des montagnes et d'Al Maqam, cette résidence d'artistes qu'il a fondée et où j'ai eu mon atelier pendant quatorze ans. Là-bas, l'art ne commençait ni ne finissait à la porte de l'atelier. La maison entière était un atelier sans murs. La montagne entrait dans les tableaux, la terre dans les couleurs, les conversations dans les formes. Même absent, Mourabiti semblait vous accueillir encore. Il avait compris très tôt quelque chose que nous oublions parfois : un peintre n'habite pas seulement une maison, il habite un territoire. Et le territoire de Mourabiti est fait de signes. La terre, d'abord. Le pisé. L'ocre. Les Jbilets dont les rondeurs semblent parfois s'être glissées sous la peau de ses tableaux. Les coupoles des saints. Les marabouts. Les antennes, puis les paraboles. Les fragments d'écriture. Et plus tard ces formes ovoïdes, dépouillées, élémentaires, presque silencieuses.

Pendant longtemps, on a pu regarder ses coupoles comme les signes pittoresques d'un Maroc familial. Ce serait passer à côté de l'essentiel. Chez Mourabiti, le marabout n'est jamais seulement un bâtiment. Il est une direction. Ahmed Toufiq l'a justement écrit : dans son œuvre, le dôme des mausolées constitue un élément axial qui exprime la verticalité. Le tombeau du saint n'est donc pas tant le lieu de la mort que celui d'une élévation possible. L'homme est en bas, quelque part dans la poussière, et quelque chose en lui cherche le haut.

Toute l'œuvre de Mourabiti pourrait se lire dans ce mouvement : de la terre vers le ciel, du visible vers l'invisible, de soi vers ce qui nous dépasse. C'est sans doute pourquoi ses coupoles finissent par perdre leur fonction architecturale. Elles deviennent des courbes, des seins, des collines, des ventres, des astres. Elles appartiennent autant au corps qu'au paysage. Elles ne désignent plus une religion particulière, mais une aspiration plus ancienne que toutes les religions : celle de l'homme vers l'infini. Michel Butor avait admirablement perçu ce territoire lorsqu'il invitait à découvrir, chez Mourabiti, « les couples des marabouts », « les paraboles des télés », « les poussières de la montagne », « le grouillement des écritures ». Quelques mots suffisent pour faire surgir son monde : le sacré et le dérisoire, la montagne et l'écran, la mémoire et le bruit du présent. Car il y a toujours eu chez Mourabiti une bataille silencieuse. Les antennes ont poussé sur les toits, puis les paraboles les ont remplacées, immenses corolles blanches tournées vers un ailleurs qui déversait ses images sur nos vies. Face à ce monde nouveau, Mourabiti dispose ses modestes résistances : un créneau, un mur ocre, une coupole, une trace de mémoire. Et toujours, quelque part, la lumière demeure.

Il ne peint pas la nostalgie. Il peint ce qui résiste à la disparition. C'est très différent.

Peut-être est-ce pour cela que ses œuvres, malgré leur dimension spirituelle, ne sont jamais solennelles. Mourabiti est trop vivant pour cela. Il y a chez lui de l'humour, de la malice, une manière de regarder les choses graves sans prendre la pose de celui qui les aurait comprises. Le sacré peut tranquillement côtoyer le quotidien. Chez lui, la spiritualité n'est jamais séparée de la terre. Elle en sort. Comme une pousse. Comme un œuf qui éclot. Et puisque j'en arrive aux œufs, je dois raconter une histoire. Peu avant sa mort, ma mère, Mina, m'avait fait une étrange demande. Elle voulait voir des œufs éclore. Pourquoi ce désir lui était-il venu à ce moment-là ? Je ne le lui ai jamais demandé. Peut-être qu'au soir de sa vie elle éprouvait simplement le besoin

de regarder la vie commencer. Je me suis donc mis à chercher une poule qui couvait. Cela paraît simple. Ça ne l'était pas. J'ai parcouru les villages autour d'El Jadida, demandé ici et là, jusqu'au jour où j'ai enfin trouvé la poule et ses œufs. J'ai payé le prix fort - le bonheur d'une mère n'est pas un domaine où l'on marchande - et j'ai ramené tout ce petit monde à la maison. Maman s'installait dans le jardin. Elle pouvait rester là des heures à regarder les œufs. Puis un jour les coquilles se sont fendues. Les poussins sont apparus, maladroits, minuscules, obstinés. Et le visage de ma mère s'est illuminé. Je me souviens de sa joie, immense, presque enfantine. Elle qui approchait de la fin regardait la vie sortir de sa coquille. Cette image ne m'a jamais quitté. Mourabiti connaissait l'histoire. Il me demandait souvent de la lui raconter. Encore.

Comme si quelque chose, dans cette scène, le concernait intimement. Comme s'il y reconnaissait l'une de ces images essentielles autour desquelles un artiste tourne longtemps avant de comprendre pourquoi elles l'appellent. Alors, lorsque je regarde aujourd'hui les œufs qui apparaissent dans cette exposition, je ne peux évidemment pas les regarder comme de simples formes. Pour moi, ce sont les œufs de Mina. Ils viennent de ce jardin.

Ils portent en eux cette vieille femme assise devant une promesse minuscule, attendant patiemment que quelque chose rompe sa coquille. Et soudain, en regardant rétrospectivement le chemin parcouru par Mourabiti, je me demande si cette histoire ne rejoint pas secrètement toute son œuvre. Qu'est-ce qu'une coupole, sinon une forme qui protège un mystère ?

Qu'est-ce qu'un œuf, sinon une architecture du secret ?

Même courbe. Même silence. Même promesse d'un invisible enfermé dans le visible.

Depuis ses marabouts jusqu'à ces formes dépouillées, Mourabiti n'a peut-être jamais cessé de peindre cela : ce que nous ne voyons pas encore mais qui travaille sous la surface. Il y a dans son œuvre une fidélité remarquable. Non pas la fidélité à un style - les styles sont faits pour être abandonnés - mais à quelques questions essentielles. D'où venons-nous ? Que reste-t-il lorsque les signes qui nous entouraient disparaissent ? Comment tenir ensemble la terre et le ciel, le corps et l'esprit, la mémoire et le présent ? Comment habiter le monde sans se laisser entièrement absorber par lui ?

Cette rétrospective permet de mesurer combien son chemin est cohérent précisément parce qu'il n'a jamais été immobile. Mourabiti revient à la terre pour mieux s'en détacher. Il revient aux signes de son enfance pour les dépouiller de leur anecdote. Il revient à la matière pour atteindre l'esprit. Il revient au Maroc pour toucher à quelque chose d'universel.

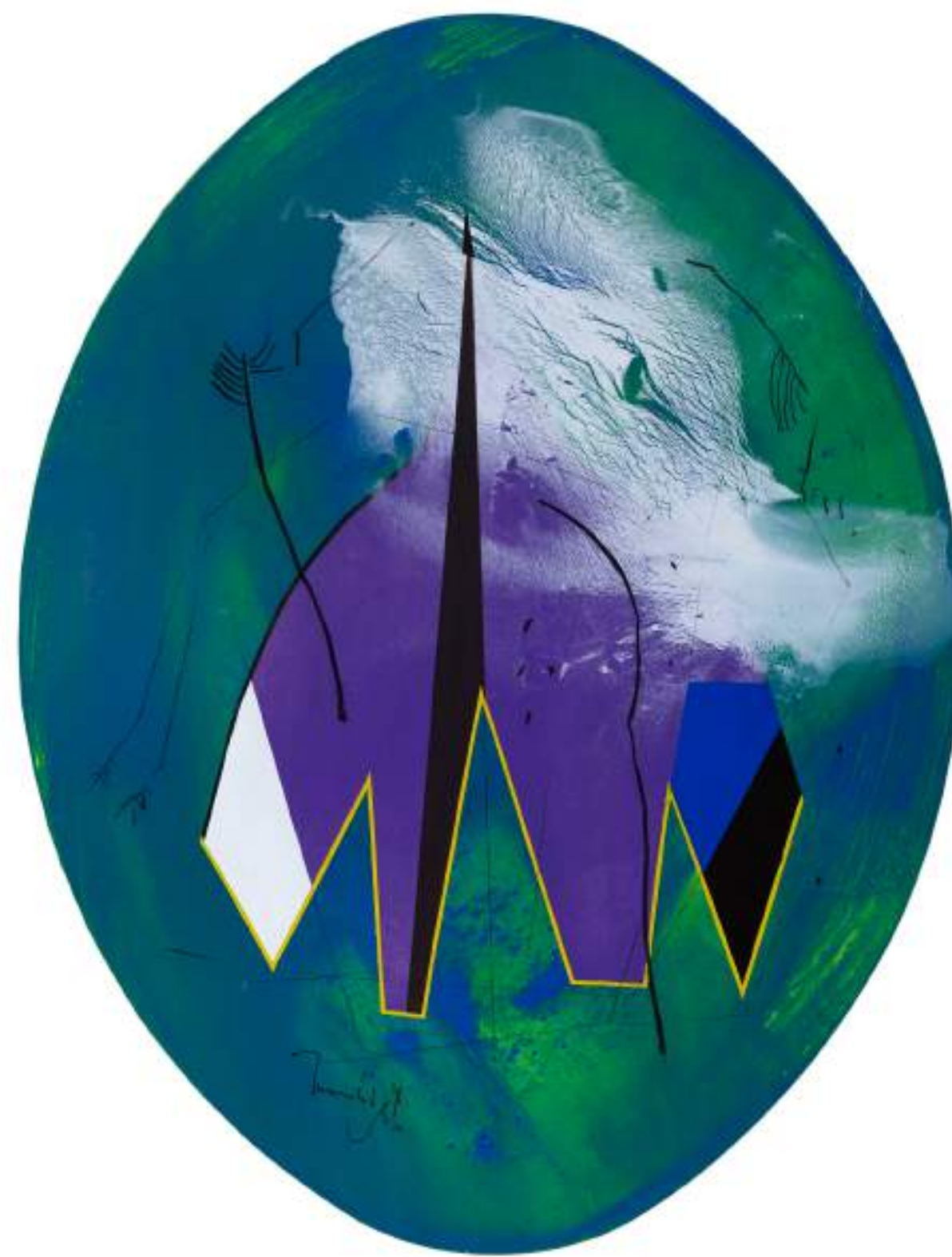
Et derrière toutes ces métamorphoses demeure Tahanaout. Je revois Al Maqam au pied de l'Atlas. Les ateliers. Les repas. Les artistes de passage. Les conversations interminables. La montagne qui change de couleur au fil des heures. Mourabiti allant et venant dans ce paysage qui semble aujourd'hui avoir été inventé pour lui.

Nous ne savions peut-être pas alors que nous étions en train de fabriquer des souvenirs.

Les années passent. Les tableaux restent. Certains amis s'éloignent, d'autres disparaissent. Les mères aussi. Mais il arrive que l'art accomplisse ce petit miracle : il ramasse ce que le temps disperse et le remet devant nous. Une montagne. Une coupole. Un peu de terre rouge. Une parabole tournée vers le ciel. Un œuf. Et dans cet œuf, invisible aux autres, une vieille dame assise dans un jardin, attendant avec impatience que la vie recommence.



Sans titre, 2026, Technique mixte sur bois, 207 x 158 cm



Sans titre, 2026, Technique mixte sur bois, 207 x 158 cm



*Sans titre, 2026, Technique mixte sur bois, 205 x 157 cm*



*Sans titre, 2026, Technique mixte sur bois, 204 x 157 cm*



*Sans titre, 2026, Technique mixte sur bois, 205 x 157 cm*



Mohamed Mourabiti, né en 1968 à Marrakech, est un artiste autodidacte. Son intérêt pour la peinture remonte à l'enfance et s'est progressivement imposé comme une vocation. Après avoir quitté le lycée pour entrer dans la vie professionnelle, il s'est consacré à l'apprentissage de la peinture, suivant notamment les enseignements de professeurs d'arts plastiques au lycée Jaber Ibnou Hayane à Casablanca. Au fil des années, son désir de peindre s'est affirmé jusqu'à devenir le centre de sa pratique et de son parcours professionnel.

Son travail a fait l'objet de nombreuses expositions personnelles au Maroc et à l'étranger. En 2008, Mohamed Mourabiti a séjourné à la Cité des Arts. Il est également le fondateur de l'espace d'art Al Maqam, à Tahannaout, devenu un lieu dédié à la création et aux échanges artistiques.

Ses œuvres figurent aujourd'hui dans plusieurs collections publiques et privées, notamment au Musée national d'Amman, au Musée FAAP de São Paulo, à la Fondation Shachoua à Londres et à la Fondation Margo et Anthony Viscusi à New York.

Mohamed Mourabiti vit et travaille à Tahannaout.

## EXPOSITIONS PERSONNELLES — SÉLECTION

**2025**

**Carte blanche à Mohamed Mourabiti – Fondation/ Musée Farid Belkahia, Marrakech Maroc**

**Écriture du sacrifice – Maison Denise Masson, institut français, Marrakech, Maroc**

**2023**

**L'Art et la verticalité, Complexe administratif et culturel Mohammed VI, Ministère des Habous et des Affaires islamiques, Marrakech, Maroc.**

**2018**

**Entre peinture et poésie, Institut Français, Rabat, Maroc**  
**L'Empreinte de la mémoire, Galerie AB, Rabat, Maroc**

**2017**

**L'Afrique sans frontière, Voice Gallery, Marrakech, Maroc**

L'Afrique de tout cœur !, Galerie Passevite, Lisbonne, Portugal

2016

Hommage à Michel Butor, Centre culturel de Laon, France

2014

Galerie L'Atelier 21, Casablanca, Maroc

2013

La Chemise de l'air, avec Adonis, Maroc

2011

Fragments de mémoire, Galerie AB, Rabat, Maroc

2010

Galerie L'Atelier 21, Casablanca, Maroc

2009

Galerie de l'Institut Français, Rabat, Maroc

2008

Galerie Noir sur Blanc, Marrakech, Maroc

Galerie Nobilis, Paris, France

Galerie Atelier Dartois, Bordeaux, France

Cité internationale des arts, Paris, France

2007

Dar Cherifa, Marrakech, Maroc

Galerie Delacroix, Tanger, Maroc

Foresight 32 Art Gallery, Amman, Jordanie

Institut Français, Casablanca, Maroc

2006

Musée Henri-Martin, Cahors, France

Institut Français, Marrakech, Maroc

Espace Expressions – CDG, Rabat, Maroc

2005

Société Générale Marocaine de Banques, Benslimane, Maroc

2004

Nar Wama, Marrakech, Maroc

2002

Festival d'art plastique - Agadir

## EXPOSITIONS COLLECTIVES – SÉLECTION

2018

The Mahler Fine Art, Caroline du Nord, États-Unis

Galerie Catarina, Berlin, Allemagne

1-54 Contemporary African Art Fair, Marrakech, Maroc

2017

AKAA – Also Known As Africa, Paris, France

2016

Salon collectif de l'art arabe contemporain, Doha, Qatar

2015

Insoumission, Organisation des Nations Unies, New York, États-Unis

2014

Musée Mohammed VI d'Art Moderne et Contemporain, Rabat, Maroc

Le Maroc contemporain, Institut du Monde Arabe, Paris, France

2013

Syriart, Institut du Monde Arabe, Paris, France

2012

L'Année du Maroc au Salon du Livre, Genève, Suisse

Apparences, Rabat, Maroc

Carte blanche à Mahi Binebine, Espace Expressions – CDG,  
Rabat, Maroc

DRAC Amiens, France

2011

Marrakech Art Fair, avec L'Atelier 21, Marrakech, Maroc

2009

Marrakech Art Fair, avec L'Atelier 21, Marrakech, Maroc

2008

Ministère de la Culture, Düsseldorf, Allemagne

Galerie Al Bareh, Bahreïn

Galerie Cork Street, Londres, Royaume-Uni

São Paulo, Brésil

2007

Centre Hassan II, Asilah, Maroc

Forum de Dubaï, Émirats Arabes Unis

Artempo, Cugnaux, France

DRAC Amiens, France

2005

Palais Bahia, Marrakech, Maroc

Grande Exposition Nationale des Arts Plastiques, Casablanca,  
Maroc

Mairie de Bordeaux, France

2004

Dar Souiri – Printemps d'Essaouira, Maroc

2003

Festival d'Arts Plastiques, Settat, Agadir et Chichaoua, Maroc

2001

Exposition à l'USM

## RÉSIDENCES &amp; PROJETS CULTURELS

2008

Résidence à la Cité internationale des arts, Paris, France.

2008

Fondation d'Al Maqam, espace d'art, résidence d'artistes et  
lieu de rencontres culturelles à Tahannaout, Maroc.

2014

Création du Festival du Haouz, consacré au patrimoine  
immatériel de la région.

## PUBLICATIONS / COLLABORATIONS

Mohamed Mourabiti a également développé plusieurs collaborations avec des écrivains et poètes, donnant lieu à la réalisation de livres d'artistes, notamment avec Michel Butor, Mustapha Nissabouri, Adil Haji et Abdelhak Serhane.

**COLLECTIONS PUBLIQUES ET PRIVÉES**

- Musée Mohammed VI d'Art Moderne et Contemporain, Rabat
- Ministère des Finances, Rabat
- Ministère des Habous et des Affaires Islamiques, Rabat
- Trésorerie Générale du Royaume, Rabat
- Caisse de Dépôt et de Gestion (CDG), Rabat
- CDG Développement, Rabat
- Bank Al-Maghrib, Rabat
- Crédit Agricole du Maroc
- Société Générale
- Palace Es Saadi, Marrakech
- Hôtel Royal Mansour, Marrakech
- Wilaya de Meknès
- Fondation du Moussem d'Assilah
- Musée Henri-Martin, Cahors
- Fondation Hermès, Paris
- Mobil, France
- Fondation Shashoua, Londres
- Fondation Margo et Anthony Viscusi, New York
- Fondation Armando Alvares Penteado (FAAP), São Paulo
- Musée National d'Amman
- Fondation Kinda – Contemporary Arab Art Collection, Riyad
- Kamel Lazaar Foundation, Tunis

## CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES :

Photographie portrait de l'artiste : Taoufik Mouannis

Photographies des œuvres : Annag el Khair Abderrahim

## AUTEURS :

Jean-Noël Pancrazi

Edmond Amran El Maleh

Georges A. Bousquet

Rajae Benchemsi

Salima Naji

Gustave de Staël

Moulim El Aroussi

Michel Butor

Maati Kabbal

Abderrahman Benhamza

Mahi Binebine

Talal Moualla

Abdelhak Serhane

Maurice Arama

Mohamed Nedali

Pascale Le Thorel

Mostafa Nissabouri

Khalid Saii

Ahmed Taoufiq

Nicole de Pontcharra

## TRADUCTEURS :

Mustapha Ennahhal

Antoine Jockey

## CONCEPTION :

Khaoula el Mesbahi

## IMPRESSION :

Imprimerie Direct Print, Casablanca

La Galerie 38 - NEOARTS

38,boulevard Abdelhadi Boutaleb (ex Route d'Azemmour) - Ain Diab Casablanca, Maroc [www.lagalerie38.com](http://www.lagalerie38.com)

Mail : [lagalerie38@gmail.com](mailto:lagalerie38@gmail.com)

Tél : +212(0)5 22 94 39 75 / +212(0)5 22 94 39 96

Dépôt Légal : 2024MO2626



